

<http://masarchive.org/Sites/texts/1998-00-00-1-F-R-B-EM02-010LifeIllnessDeath.html>

METROPOLITE ANTOINE (DE SOUROGE)

LA VIE, LA MALADIE, LA MORT

Traduction du russe et introduction
par Michel Evdokimov

Texte russe établi par H.L. Maïdanovitch

ÉDITIONS LAURENS

MÉTROPOLITE ANTOINE (DE SOUROGE)

ISBN: 2-911838-15-7

Titre original :

Zizn, boljezn', smjert'(La Vie, la maladie, la mort), éditions du Monastère Zacatjevskij, Moscou, 1995. Les deux derniers chapitres sont extraits de Celovjek pjerjed Bogom (L'Homme devant Dieu), éditions Tsjentr po izucenju religij, Moscou 1995.

© Laurens Éditions. Janvier 1998 115, rue de l'abbé Groult 75015 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé

que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

INTRODUCTION

Rarement autant de livres, d'articles de revues, auront été écrits aujourd'hui sur la mort. Or dans la réalité, la mort est occultée, on ne veut pas la connaître. Dans une société de consommation où l'on doit d'abord satisfaire ses désirs, les images charriées par la publicité de ceux qui ont réussi, sont éclatantes de jeunesse et de santé, la mort y apparaît comme impudique. Le sexe est dévoilé, les sentiments intimes étalés sur la place publique, mais le corps privé de vie devient encombrant, il faut s'en débarrasser au plus vite en le cachant sous terre, ou en l'incinérant, qu'il ne vienne plus hanter nos mémoires. À quelques exceptions près, rares sont les veillées funèbres auxquelles se portaient spontanément parents, amis ou voisins, pour consoler les affligés et aussi pour méditer sur sa propre mort, sur ce moment suprême qui, le jour venu, rattrapera chacun d'entre nous. Rares sont ces rassemblements des membres d'une famille autour de celui, ou de celle, qui vit ses derniers instants sur terre, exprime ses dernières volontés, fait ses adieux à ce qui le rattachait à cette vie, et part pour le grand voyage ses derniers devoirs une fois accomplis.

De tout temps la mort n'a cessé de hanter l'esprit des hommes. Les stoïciens tentaient de l'exorciser en ne cessant d'y penser pour pouvoir l'affronter plus commodément. Les épicuriens la méprisaient en vivant comme si on ne devait jamais mourir. « Philosopher, c'est apprendre à mourir », disait Montaigne, mais peut-on par la pensée intellectuelle éradiquer le sentiment de peur, voire l'angoisse, devant l'inconnaissable? Pour les chrétiens comme Pascal, ou le Bossuet des *Oraisons funèbres*, la mort est la preuve de la vanité de l'homme sur terre, de la Providence, et nourrit un espoir qui incite à vivre religieusement pour avoir accès à la vie surnaturelle, à la vision béatifique. Par contre, chez les athées de l'époque moderne, elle est la preuve de l'absurdité du monde, de l'inexistence de la Providence, comme chez Malraux ou Sartre. Devant le cadavre d'un petit Algérien écrasé par un tramway, Camus lève le poing vers le ciel où Dieu lui apparaît désespérément muet.

Avec les méditations du métropolite Antoine, nous sommes transportés dans un autre univers spirituel étranger à ces problématiques. Il n'est pas inutile de présenter ici la personnalité profonde et attachante du métropolite Antoine, qui depuis de longues années se trouve à la tête du diocèse de la juridiction de Moscou en Grande-Bretagne. Ses nombreux ouvrages sur la prière, la vie en Esprit, traduits en plusieurs langues, ont fait de lui une des figures actuelles les plus représentatives de l'orthodoxie.

Avant de devenir moine, le jeune Antoine Bloom fait ses études de médecine en France. Durant la Deuxième Guerre mondiale, il est intégré dans un service de chirurgie, où il lui faut opérer nombre de blessés qui sont dirigés vers lui directement du front. Premiers contacts avec la souffrance et avec la mort. Puis ce sera l'expérience du prêtre, et de l'évêque, qui jamais ne refuse le réconfort de sa prière et de sa présence au chevet de ceux qu'il faut aider à se préparer pour le grand départ. Tous ces récits nous sont relatés avec une simplicité stupéfiante, qui découle d'une intimité avec le monde des réalités spirituelles, d'un apprivoisement de l'angoisse de la mort, et se transmettent tout naturellement aux auditeurs, comme aux lecteurs de ces méditations belles et apaisantes.

Celles que l'on trouvera dans ces pages s'adressent d'abord aux chrétiens désireux de se préparer à la mort, à l'inverse de ces hommes, dont parle Pascal, qui « n'ayant pu guérir la mort... se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser ». Car telle semble bien être l'orientation générale des esprits à l'époque moderne. Mais le Dieu des chrétiens est le Dieu des vivants, en lui il ne peut y avoir de mort. L'auteur aime revenir sur cette idée que ceux qui,

sur terre, prie dans le souvenir de leurs morts, et ceux qui, au ciel, baignent dans la lumière divine sans perdre le souvenir des vivants, peuvent se rejoindre mystérieusement dans la personne du Christ. Contemplée par les uns comme par les autres, la personne du Christ en qui « habite toute la plénitude » (Col. 1,19), récapitule toutes choses, au ciel et sur la terre. Dans la célébration de l'eucharistie, l'Église ne cesse d'intercéder pour ses enfants encore vivants ici-bas comme pour ceux qui ont déjà rejoint l'éternité, elle se situe à ce point de croisement entre les deux mondes.

Ces méditations s'adressent également à ceux, prêtres ou laïcs, qui peuvent être amenés à porter secours et présence auprès de malades frappés par la nouvelle d'une échéance fatale proche ou d'agonisants. Il s'agit d'un apprentissage — mais ces choses-là peuvent-elles s'apprendre, et ne sont-elles pas plutôt le fruit de la prière et de l'ascèse ? —, d'une mise en éveil de toutes les richesses, au-delà des peurs bien humaines, de ce que peut apporter le mystère de l'accomplissement d'un destin au regard de ceux qui accompagnent les mourants. Ici, la grande idée de l'auteur, est de rappeler que la grande souffrance devant la mort c'est de se sentir seul, coupé de Dieu — mais ce n'est pas vrai, Dieu est toujours là dans ces instants de souffrance —, coupé de la communauté des vivants avec lesquels il faisait bon vivre. Le métropolite Antoine a dû passer des heures, des journées entières, dans la compagnie des agonisants. Il s'est par là enrichi d'une expérience « de vie » qui nourrit substantiellement son propos, lequel ne s'enlise jamais dans des considérations purement abstraites, ou intellectuelles.

Cette expérience de mort se transfigure en une expérience de vie. À l'instar du Christ au jardin de Gethsémani, plongé dans l'angoisse volontairement acceptée, abandonné de Dieu — « Mon âme est triste jusqu'à la mort » —, abandonné des hommes, ses trois disciples étant appesantis par un sommeil de plomb. Au bout de cette nuit interminable, opaque, il y a la croix, la descente aux enfers, le combat contre la mort dont l'empire a été fracassé par l'intrusion de cet être qui ne veut pas mourir, le retour à la lumière après trois jours, en un corps radieux que l'on connaît sans pouvoir toujours le reconnaître. Et lorsque, passé quarante jours, le Christ remonte auprès du Père, il assoit à sa droite notre nature humaine, il fait faire à celle-ci, en tant qu'homme, à rebours, le chemin de l'exil emprunté par nos ancêtres chassés du jardin des délices à l'aube de l'histoire des hommes. Ce grand mystère de chute et de rédemption jaillit sans cesse dans la prière liturgique de l'Église, notamment durant le grand carême pascal, et sous-tend les propos du métropolite.

Ces méditations ont été prononcées de vive voix, sans notes, signe d'une maturité de pensée qui a longuement médité, ruminé son message. Le métropolite Antoine dit quelque part que nous devrions consacrer davantage de temps à penser qu'à lire. La traduction respecte le mouvement du style parlé où peuvent se rencontrer ici ou là quelque maladresse, quelque redite, qui rendent la pensée d'autant plus familière, ce qui est loin d'être un désavantage lorsqu'on aborde un sujet aussi grave que la mort ou la souffrance.

La foi chrétienne s'est embrasée, il y a deux mille ans, à partir de l'annonce joyeuse de la Bonne Nouvelle : le Christ est ressuscité. Soyons reconnaissants au métropolite Antoine de nous rappeler qu'il est de notre responsabilité, de notre vocation de faire rayonner cette Bonne Nouvelle autour de nous : en Christ la mort est déjà vaincue et la vie triomphe. Un philosophe religieux russe, Fiodorov, disait qu'il y a un seul crime, c'est de consentir à mourir.

Michel Evdokimov

Le métropolite Antoine de Souroge répond aux questions du directeur des programmes religieux de l'émission russe « Résurrection » sur la BBC, l'archiprêtre Serge Hackel, (oct. 1993 - janv. 1994), qu'une amitié de près d'un demi-siècle lie à Monseigneur Antoine.

Père Serge : Monseigneur, après avoir été tonsuré, tu as continué à exercer comme médecin. Dans quelle mesure un pasteur, face à une situation de détresse, doit-il se conduire non seulement en père spirituel, mais encore en garde-malade, et même en médecin, au chevet d'un malade ou d'un mourant?

Métropolite Antoine : Quoi que puisse penser un prêtre de son rôle, celui-ci lui est dicté, assigné par la vie. S'il est un *pasteur*, c'est-à-dire s'il se soucie réellement de ceux que Dieu lui a confiés, on ne manquera pas de faire appel à lui dans une famille plongée dans un état de crise à cause de la maladie, ou de la mort prochaine, d'un de ses membres. Et la maladie est une des crises les plus graves qui soit, car elle met l'homme en face de toute une série de problèmes auxquels la plupart du temps, tant qu'il est en bonne santé, il ne pense pas. D'abord la maladie lui fait clairement savoir qu'il est mortel. Je ne fais pas allusion à un rhume bénin, mais à une maladie de quelque gravité lorsque, à tort ou à raison, vient à l'esprit la pensée suivante : je ne suis pas maître de moi-même, je ne puis empêcher la maladie de s'emparer de moi ; donc je ne pourrai pas, si elle m'investit totalement, échapper à la mort... Telle est la première question qui ne sera peut-être pas formulée aussi clairement, mais la conscience se laisse gagner par des idées de ce genre.

P. S. : En d'autres termes, non seulement le malade a besoin d'un prêtre, mais encore il se montre particulièrement ouvert?

M. A. : Il se montrera d'autant plus ouvert que le pasteur saura lui venir en aide pour le faire parler de ses épreuves. Si le pasteur arrive et commence à dire : tiens, vous venez de tomber malade, vous devez comprendre que derrière cette maladie c'est peut-être la mort qui vient..., alors, sans nul doute, le malade se fermera sur lui-même. J'ai eu une expérience dans cet ordre d'idée.

Durant la guerre, il y avait dans notre section un prêtre catholique qui considérait que tout blessé, soldat ou officier, était susceptible de mourir à tout instant, et que son unique devoir en sa qualité de prêtre consistait à le confesser et à lui donner la communion. Une fois muni du saint sacrement l'homme pouvait mourir en toute quiétude. Il s'approchait de chaque blessé, se mettait au pied du lit et le fixait longuement du regard. Au bout de quelques instants, le malheureux se mettait à s'agiter, à s'alarmer : « Qu'y a-t-il, pourquoi me regardez-vous ainsi ? » — « C'est que tu es blessé ; tu as vu ta température ? » — « Oui ». — « Elle est mauvaise ». — « Les docteurs disent que c'est normal... » — « Les docteurs parlent toujours ainsi pour calmer leurs malades. Tu sais bien que l'on peut mourir d'une blessure légère si elle se met à suppurer... » Ainsi se poursuivait la conversation tant qu'il n'avait pas mis le malheureux au pied du mur ; il le confessait, le communiait et en partant il me disait (à l'époque j'étais médecin) : à vous maintenant de jouer, moi j'ai fait tout ce qu'il y avait à faire... Il va sans dire que si le prêtre traite ainsi un infortuné malade, il ne fera que l'effrayer, et celui-ci se renfermera en lui-même. Trop souvent la visite d'un prêtre auprès d'un malade est perçue comme un avertissement : la mort est peut-être là, sur le seuil de la porte.

Mais si le prêtre a l'expérience de la maladie, soit qu'il ait lui-même été malade, soit qu'il ait vu les malades autour de lui (voir n'est pas si simple, et ne dépend pas du fait d'avoir des yeux, encore faut-il savoir regarder), alors il possède en totalité non une science mais un art. Nos relations avec les gens doivent être établies de telle sorte que notre venue chez eux soit ressentie avec joie et simplicité. Cela signifie que la pastorale des malades commence impérativement lorsque les gens sont en bonne santé et que nous pouvons établir avec eux des relations simples et amicales.

Pour aborder ainsi une personne en toute sincérité, il faut être pénétré intérieurement d'un très fort sentiment de pudeur, être capable de la regarder comme une icône, une icône

vivante, près de laquelle on s'approche avec un profond respect, avec vénération, et avec laquelle on se comportera comme s'il s'agissait d'une icône peinte à l'église. C'est-à-dire être animé d'un esprit de prière, de piété, de délicatesse, d'humilité, de tremblement, en étant attentif de toutes ses forces à la présence de l'être humain, à ce qu'il peut exprimer, et de plus à ce que l'Esprit Saint accomplit en lui. Le silence intérieur du prêtre, sa capacité de rencontrer un être à une certaine profondeur, sont de la plus haute importance, car la maladie peut offrir un moment de rencontre surprenant.

P. S. : Il est intéressant de t'entendre parler de silence. Donc, ce qui est en jeu ce ne sont pas seulement des paroles, pas seulement une attitude extérieure, mais une relation intérieure capable d'apporter un soutien au malade et de l'éclairer. La relation, est-ce ce qui compte le plus ?

M. A. : Le principal, c'est la relation et ta *présence*, de telle sorte que le malade n'ait pas l'impression que tu attends seulement le moment de partir pour régler d'autres affaires.

Il me vient à l'esprit un autre cas. Je travaillais alors dans une clinique psychiatrique; un malade s'y trouvait depuis six mois et pas une seule fois il n'avait dit mot ni au médecin, ni aux infirmières, ni aux membres de sa famille venus le visiter. Me souvenant d'une conversation que j'avais eue avec un psychiatre, je demandai au chef de ce service l'autorisation de lui tenir compagnie. Je restais assis auprès de lui trois, cinq, six heures d'affilée sans souffler mot, j'étais simplement assis, et lui aussi. Au bout de dix ou quinze jours il m'adressa soudain la parole : « Pourquoi être resté avec moi tous ces jours, toutes ces heures, qu'est-ce que cela signifie? ». Dès ce moment commença sa guérison, grâce au fait qu'il avait pu entrer en conversation avec quelqu'un. C'était un cas psychopathologique. Nous ne sommes pas tous des cas psychopathologiques de ce type, mais nous sommes tous enfermés en nous-mêmes. En chacun d'entre nous il y a un jardin secret que nous avons peur de révéler à autrui. En outre, si nous ne nous ouvrons pas (je ne parle pas de ces abîmes que Dieu seul a le droit d'explorer), si nous n'entrouvrons pas ces profondeurs où se livre le combat entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort, entre le bien et le mal, la présence du prêtre ne nous sera d'aucune utilité.

Un exemple personnel me revient à l'esprit, il remonte à l'époque où j'exerçais encore comme médecin. Nous étions au début de la guerre et, tandis que se déroulaient les premiers combats, on apporta onze soldats blessés. C'était mon premier contact avec des hommes venus tout droit du champ de bataille. Sur leurs visages se lisaient encore l'effroi, la terreur. Je me dis qu'il fallait faire pour eux — pour chacun d'entre eux — tout ce qui était en mon pouvoir, aussi vite que possible, pour que le suivant n'ait pas trop à attendre... Me voilà m'activant sans perdre une minute, et les expédiant dans la salle des malades. Puis au cours de ma tournée, je découvris qu'il ne m'était possible de reconnaître aucun d'entre eux : j'avais bien examiné leurs blessures à la poitrine, aux jambes, au ventre, aux épaules, mais n'avais point vu leurs visages, aucun d'entre eux d'ailleurs n'avait été blessé au visage. Ils étaient tous prostrés dans un état de choc qu'ils étaient incapables de surmonter. Fort de cette première expérience, lorsqu'arriva la fournée suivante de blessés, je décidai, sans cesser de travailler avec les mains, d'entrer en conversation avec eux (on peut faire beaucoup de choses avec ses mains tout en parlant avec un homme et en le regardant). Je dévisageais chacun d'entre eux et posais des questions ; puis, dirigeant mon regard sur mes mains et sur les blessures, je faisais ce qui était nécessaire. Je demandais : « Comment t'appelles-tu ? Où es-tu blessé? As-tu eu très peur ? » des questions toutes simples, mais telles que le blessé parvenait, tout le temps que je m'occupais de lui, à déverser son angoisse, à déverser son horreur. Lorsque par la suite je visitai la salle, je reconnus tout d'abord le visage de tous les blessés, puis découvris que le choc était passé, parce qu'au cours de notre brève conversation ils avaient eu le temps d'extérioriser leurs sentiments.

P. S. : Tout ce que tu dis dénote un autre rythme de vie. Au chevet d'un malade il ne faut pas agir comme dans la vie ordinaire, il ne faut pas répondre à toutes les questions, ni parler à la même vitesse, et ne point attendre de réponse sur tout... Il convient d'aborder une telle personne avec une extrême attention, avec une grande sagesse et humilité...

M. A. : J'en suis profondément convaincu. À certains égards, l'initiative doit venir du malade et non de toi. Tu dois être à ce point enfoncé dans le silence que le malade puisse à tout instant nouer conversation. Le plus important, ce qui aide le plus mais demande un rude apprentissage, c'est la capacité de rester assis dans un repos complet, tout simplement d'être là. Cela sous-entend deux choses. D'une part, il faut faire en sorte que celui auquel vous vous consacrez prenne conscience que vous êtes venu pour un temps indéterminé, sans être pressé, en étant *entièrement* présent. Vous savez fort bien à quoi ressemble une visite où l'arrivant s'assoit sur le bord d'une chaise, laisse paraître sur son visage qu'il dispose de dix minutes et attend seulement qu'elles se soient écoulées pour pouvoir dire : « Il est temps que je parte ! » Nous n'arrêtons pas de regarder tout autour de nous, de guetter à la dérobée, et la personne à qui nous prétendons rendre visite sent que nous ne sommes point avec elle. Physiquement nous sommes bien là, mais nos pensées sont ailleurs, nous avons en tête le choses. D'une part, il faut faire en sorte que celui auquel vous vous consacrez prenne conscience que vous êtes venu pour un temps indéterminé, sans être pressé, en étant entièrement présent. Vous savez fort bien à quoi ressemble une visite où l'arrivant s'assoit sur le bord d'une chaise, laisse paraître sur son visage qu'il dispose de dix minutes et attend seulement qu'elles se soient écoulées pour pouvoir dire : « Il est temps que je parte ! » Nous n'arrêtons pas de regarder tout autour de nous, de guetter à la dérobée, et la personne à qui nous prétendons rendre visite sent que nous ne sommes point avec elle. Physiquement nous sommes bien là, mais nos pensées sont ailleurs, nous avons en tête le malade que nous venons de quitter, ou celui que nous allons visiter, ou alors les choses que nous aurions dû, ou que nous devons encore faire. Si vous vous rendez au chevet de quelqu'un, qu'il lui soit parfaitement clair que *tout* le temps dont vous disposez — serait-ce cinq minutes — lui appartient absolument sans partage, que durant ces cinq minutes, ou plus, vos pensées ne seront occupées par rien d'autre, et qu'il n'y a point au monde d'être plus important que celui à qui vous tenez maintenant compagnie.

En outre, sachez rester *silencieux*. Que le bavardage cesse, cède la place à un silence profond, vigilant, plein de sollicitude humaine. Il n'est pas facile d'apprendre à faire silence. Asseyez-vous, prenez le malade par la main et dites tranquillement : « *Je suis heureux d'être avec toi...* » Puis faites silence, soyez présent sans remuer avec lui un monde de mots insignifiants ou d'émotions superficielles. Que votre visite lui apporte de la joie, qu'il sache que pour vous aussi elle est une joie. Et vous découvrirez, comme cela m'est arrivé maintes fois de le faire au cours des trente ou quarante dernières années, qu'à un certain moment les gens deviennent capables de parler, de parler avec sérieux et hauteur de vue, de dire les quelques paroles qui méritent d'être prononcées. Et vous découvrirez quelque chose d'encore plus frappant, c'est que vous êtes vous-même capable de parler de la sorte.

P. S. : Il est nécessaire pour cela d'avoir beaucoup de patience et beaucoup d'humilité !

M. A. : Tu vois, il n'y a en moi ni patience, ni humilité, mais une certaine persévérance. Je pense que si un prêtre a simplement l'honnêteté de se dire : je ne peux rien faire d'autre que de venir, de m'asseoir et d'attendre ce qui arrivera, il s'en trouvera bien. Il n'y a rien qui sape autant le moral que de voir un prêtre arriver, s'asseoir et consulter sa montre. Il est fort possible que vous soyez pressé, obligé de vous rendre encore ailleurs, mais celui à qui vous tenez compagnie doit sentir durant tout le temps de votre visite que vous pensez seulement à lui, à l'exclusion de toute autre chose. On ne peut se dispenser d'apprendre à voir et à entendre un être humain. Et à interpréter tout au long de la conversation l'expression des yeux, du visage et de la voix. Nous entendrons peut-être des paroles pleines de courage, prononcées avec une note de frayeur dans la voix. Nous devons être en mesure d'apporter une

réponse à la frayeur ou à la question non exprimée, dissimulée derrière les paroles, et pas seulement aux paroles prononcées.

Notre comportement peut varier selon le type de relations que nous entretenons avec telle personne. Si vous êtes intimes, vous pouvez dire : « Non, sois sincère, ne dissimule pas. Parle sans détours : tu as peur, qu'est-ce qui se passe ? » Si nos relations ne sont pas si intimes ni si profondes, nous aurons à trouver le moyen de faire entendre à cette personne, sans la blesser, que nous comprenons sa situation. Faire preuve de tact et de courage, voilà ce qui est exigé pour permettre au malade de raconter ses frayeurs, car une des choses les plus pénibles pour lui, c'est de rester allongé, enfermé dans une solitude qui se crée du fait qu'il ne se décide pas à parler. Un grand nombre de gens, pensant être atteints d'une maladie mortelle, n'osent pas poser de questions tant ils appréhendent la réponse. La première visite faite à un malade peut être le début de relations marquées par la sincérité. La coutume de visiter les malades permet à l'entourage au sens large, encore plus qu'au prêtre, d'entrer en relations avec eux. Pour ce dernier, ces visites peuvent être source d'un grand bienfait, ou d'une véritable calamité. Je sais que, comme nous l'enseigne l'Évangile, visiter les malades est un acte de vertu. Mais je sais également que l'application des injonctions et des commandements de l'Évangile exige d'avoir beaucoup de bon sens, et de se laisser guider par l'amour; or, très souvent, l'amour que nous voulons exprimer en allant rendre visite à un malade serait beaucoup mieux manifesté si nous laissions ce dernier reposer en paix. Il m'est arrivé d'être malade, et pour ne pas être victime de la charité de mes amis, j'accrochais à ma porte une pancarte qui en arrêta plus d'un. On y lisait ceci : « Voici un événement tiré de la vie de saint Arsène le Grand. Une femme de marque fit le voyage de Constantinople au désert pour rendre visite au célèbre moine, et lui dit : Père, dis-moi une parole, je l'appliquerai pendant toute ma vie ! Arsène répondit : Voici une instruction, et rappelle-toi que tu as promis de ne jamais l'enfreindre : lorsque tu entendras qu'Arsène est dans un endroit, fuis sur-le-champ et va dans un autre endroit... ».

Hormis le fait que l'amour lui-même doit, quand cela est nécessaire, nous retenir d'aller visiter ceux qui peuvent parfaitement et en toute quiétude se passer de nos visites amollissantes et pénibles, il n'est pas rare que le visiteur d'un malade puisse collaborer à son rétablissement en l'aidant à rassembler ses pensées, à envisager les choses avec gravité, à maîtriser pleinement cette force vitale qui est en lui en l'empêchant de se laisser distraire par des futilités, ou de laisser divaguer ses idées. Vous savez vous-même quels dégâts peuvent provoquer certaines conversations, à quel degré d'épuisement certaines visites peuvent entraîner. Voilà ce que devraient apprendre les prêtres, jeunes ou moins jeunes, voilà ce qu'il faudrait enseigner aux médecins, aux infirmières, aux membres des familles : une des choses qui peuvent gâter une visite c'est le verbiage, le bavardage creux, parce que le malade s'en sert comme d'un écran pour se protéger contre la nécessité d'être sérieux, d'exprimer son angoisse, de se montrer sincère et authentique. Des discours creux en permanence ouvrent au malade de grandes perspectives, il perd progressivement pied d'avec le réel, il est de moins en moins en état de voir en face la vie, la maladie, sa propre guérison.

P. S. : Comment enseigner ces choses difficiles à un jeune prêtre qui n'a pas encore acquis une expérience de vie ou une expérience pastorale ?

M. A. : Il faut devenir comme la corde d'un instrument de musique qui n'émet aucun son par elle-même mais qui, à peine effleurée par un doigt, se met à vibrer en chants mélodieux ou en sanglots. Voilà ce que doit apprendre tout homme, voilà sur quoi se fondent toutes les relations humaines. Si le médecin se comporte ainsi envers un malade, si le prêtre se comporte ainsi envers un fidèle, malade ou pas, alors pourront se forger des relations entièrement nouvelles.

P. S. : Nous avons si longtemps évoqué la rencontre d'un prêtre avec un malade que nous n'avons pas encore soufflé mot des sacrements. Cela ne pourra manquer d'étonner un prêtre qui se sera préparé à officier des rites.

M. A. : Une des tâches du prêtre, à mon sens, est de rendre le malade réceptif au sacrement. Le sacrement n'est pas un moyen magique de guérir ou de purifier l'être humain. A n'en pas douter, il y a dans le sacrement une force et une réalité objectives, mais l'homme peut fort bien la recevoir et l'enfouir en lui. Le père Georges Florovsky me disait un jour que, lorsque nous baptisons un enfant, c'est comme si nous déposons une graine dans les profondeurs de ce sol qu'il représente. Si plus tard cette graine n'est pas soignée, elle est susceptible de rester ainsi enfouie jusqu'à la fin de la vie. Quant au malade, il ne fait pas nécessairement preuve d'ouverture. À vrai dire, il se ferme souvent sur lui-même, parce qu'il craint (tu sais qu'il existe quantité de préjugés ineptes) que, si tu lui proposes de communier, cela veut dire que tu vois déjà en lui un mourant.

Le métropolite Platon (Levchine), si je ne me trompe, a écrit que ce n'est pas la privation des sacrements mais l'indifférence à l'égard de ces derniers qui dépossède l'homme de la grâce. Par ailleurs saint Justin le Philosophe, d'après mes souvenirs, dit qu'il suffirait de communier une seule fois dans la vie car, selon saint Paul, les dons de Dieu sont imprescriptibles. Mais il nous faut constamment revenir aux sacrements, parce que nous perdons dans les profondeurs de notre être ce qui y a été déposé comme un trésor. Et s'il ne nous est pas possible de communier, de recevoir tel ou tel sacrement, nous pouvons quand même, d'après Théophane le Reclus, nous enfoncer en nous-mêmes et nous unir à ce qui nous a été *déjà* donné, qui a *déjà* été déposé en nous comme un trésor précieux.

Pour ces raisons il ne faut pas « effrayer » le malade en disant par exemple : « Vois, je te donne la communion parce que, qui sait, cette nuit tu mourras peut-être... ». C'est pourtant bien ainsi que l'on s'adresse généralement à un malade. Il faut au contraire l'apaiser et l'amener peu à peu à prendre conscience comme ce serait admirable pour lui si toutes ses forces spirituelles s'unissaient autour du sacrement de l'eucharistie, étant entendu que celui-ci ne va pas de soi, mais se communique après la purification de la conscience. Je me souviens à l'instant d'une femme que j'ai assistée il y a quarante ans. Elle allait mourir et me demanda de communier. Je lui dis qu'elle devait se confesser. Elle le fit, et à la fin je lui demandai : « Dites-moi, ne reste-t-il pas en vous un sentiment d'animosité à l'égard de quelqu'un ? Existe-t-il quelqu'un à qui vous ne pouvez pas pardonner ? ». Elle répondit : « Oui. Je leur pardonne à tous, je les aime tous, mais je ne pardonnerai à mon gendre ni dans ce monde, ni dans le monde à venir ! » Je dis : « Dans ce cas je ne vous donnerai ni l'absolution, ni la communion » — « Comment pourrais-je mourir sans avoir communié ? Je serai perdue !... » Je répondis : « Oui ! Mais vous vous êtes déjà perdue, à cause de vos paroles... » — « Je ne puis pardonner ainsi tout d'un coup... » — « Alors, quittez cette vie sans être pardonnée. Je vais partir maintenant et reviendrai dans deux heures. Vous avez devant vous ces deux heures pour vous réconcilier, ou ne pas vous réconcilier. Et demandez à Dieu de ne pas mourir au cours de ces deux heures ». Je revins au bout de deux heures et elle me dit : « Vous savez, après votre départ j'ai compris ce qui se passe en moi. J'ai appelé mon gendre, il est venu, nous nous sommes réconciliés ». Je lui donnai alors l'absolution et la communion.

Mais nous ne devons pas compter sur la communion pour nous guérir de manière automatique. Notre propre vie nous montre que, d'une façon générale, nous ne sommes pas des « hommes faits », bien que nous communiions *tous*. On ne peut dire que nous devenions des saints. Faute de nous transformer en profondeur...

Le sacrement de l'extrême-onction n'a pas pour fin première de guérir le corps. Si l'on examine la façon de s'y préparer, il est évident que le malade doit se livrer à une confession qui embrasse sa vie entière. Une confession de la vie entière ne signifie pas que vous deviez fournir la liste de tout ce qui s'est passé au cours des soixante dernières années ; cela signifie

que vous allez refaire tout le chemin parcouru, vous nettoyer de toutes vos mauvaises actions. D'après les prières de l'extrême-onction il est clair que nous en attendons la guérison de l'âme qui, s'il plaît à Dieu, se transmettra au corps et lui apportera la guérison. À mon sens il est inexact de recourir au sacrement de l'extrême-onction avec pour seul objectif la guérison corporelle ; ce sacrement n'est pas l'octroi d'une « guérison cléricale », mais l'expression d'une authentique sollicitude pastorale. Lors de la préparation du malade, où nous l'aidons à recouvrer une plénitude d'être, l'intégrité de l'âme et de l'esprit, nous découvrirons peut-être qu'il est devenu capable de dire : je me sens à ce point transformé qu'il m'est indifférent de savoir si je vivrai ou mourrai, si j'obtiendrai la guérison physique ou non...

P. S. : Le prêtre arrive chez un inconnu qui n'a été soumis à aucune préparation. Il va falloir le préparer à mourir. Comment alors s'y prendre? Mettons qu'il a été baptisé mais de manière purement formelle, ou peut-être l'a-t-il été tout récemment. Du point de vue de l'Église nous « avons le droit » de nous y prendre ainsi, mais il n'y a eu aucune préparation intérieure. Comment faire alors ?

M. A. : A mon sens, le prêtre ne doit pas foncer sur le malade comme une bête de proie en se disant : « Bon, je le prends en charge, je vais faire ceci ou cela ». Il est nécessaire, dans un premier temps, d'établir des relations normales, d'homme à homme, avec ce malade. Cela sera possible si le prêtre est prêt à rester assis, à questionner le malade sur sa vie, et à partager avec lui ses propres expériences de prêtre, les rencontres qu'il a faites dans sa vie, et au fur et à mesure qu'il parle, trouver des rapprochements évocateurs ou consolants. Il m'est arrivé plusieurs fois, lorsque j'assistais des mourants, de raconter comment est morte ma mère, parce que ce souvenir m'est *tellement* proche que le malade, en m'écoutant, ne pouvait pas s'imaginer que je lui racontais des histoires pour son profit. Et en partageant avec lui ce que j'avais moi-même enduré, je le mettais en situation de vivre quelque chose qu'il n'avait pas connu auparavant, d'en avoir une certaine perception, et de sentir que lui aussi est capable de parler de ces choses-là. Il arrive fréquemment qu'une personne gravement malade, ou consciente de la proximité de la mort, appréhende d'évoquer ce sujet, comme si le fait d'en parler à haute voix pouvait attirer la mort sur elle. Je me souviens d'avoir assisté une personne transie de peur qui repoussait tout contact simple et direct. Alors j'optai pour la conduite suivante et lui dis : « Comme c'est bien que vous ne soyez pas menacée de mort ou d'une grave maladie... » Et au cours de la conversation je me mis à raconter la mort de ma mère. La femme au chevet de laquelle je me trouvais souffrait d'un cancer, comme ma mère. Nous évoquâmes longuement toutes nos émotions liées à ma mère, et au bout du compte cette femme me demanda : « Qu'en pensez-vous, saurai-je affronter la mort comme l'a fait votre mère ? ». Nous pûmes alors parler d'elle-même, et non plus de ma mère.

Il y a un instant crucial : faut-il prévenir un malade qu'il va mourir? D'abord il faut que cette annonce soit faite par quelqu'un de très proche, et pas simplement par une infirmière, un docteur ou toute autre personne dans l'exercice de ses fonctions. Ensuite il faut que celui qui sera chargé de l'annoncer ne s'en aille pas immédiatement. Il est plus facile de délivrer son message et de partir brusquement. Lors d'un congrès de médecins, d'infirmières et d'étudiants en médecine, auquel je participais et où ce problème était débattu, une infirmière âgée décrivit comment elle s'y prenait en pareil cas. Elle disait : « J'entre et avertis le malade que, hormis la mort, il n'est point d'autre issue. Il me regarde alors avec épouvante et je lui dis sans perdre un instant (c'était, d'après ses paroles, pour «détendre la situation») : je vais aller vous préparer une bonne tasse de thé, nous passerons un moment ensemble, nous causerons, et je sors... ». Et la personne à qui on a asséné un coup si terrible — rares sont ceux qui attendent la mort comme l'apôtre Paul, ou comme peuvent le faire les saints — reste face à face avec cette sentence de mort, tandis que l'infirmière fait traîner la préparation du thé pour ne revenir que lorsque la situation se sera détendue. Que jamais personne n'ose agir ainsi !

Dans de telles situations il est indispensable, comme je l'ai dit, de rester assis en compagnie du malade, et de partir seulement après que quelque chose se sera dénoué intérieurement. Lorsque le chagrin est partagé, lorsque l'amour a triomphé, lorsqu'une espérance en une quelconque durée de vie a été acquise, alors on peut se retirer. Il nous faudra revenir là-dessus. Donc une personne peut apporter de l'aide à une autre. À coup sûr il n'en va pas toujours ainsi. D'abord il faut savoir quoi dire, ensuite il faut savoir faire don de sa présence, enfin il faut que celui que l'on doit informer sur son état soit en mesure de recevoir vos paroles. On ne peut pas lancer à la figure de n'importe qui une sentence de mort. Sachant cela, il peut arriver que, sans recourir au mensonge, on prépare le malade petit à petit à prendre conscience que la mort physique viendra, mais — « Est-ce que les relations entre nous peuvent mourir? » L'Ancien Testament dit : *l'amour est fort comme la mort*; et dans le Nouveau Testament nous pouvons dire : *l'amour est plus fort que n'importe quelle mort...* Alors seulement on peut annoncer au malade, préparé à l'entendre, que la mort arrive bel et bien.

Il arrive fréquemment que l'esprit d'un malade ait depuis longtemps deviné, ou bien son corps le lui aura fait connaître, avec une certitude totale, l'imminence de la mort, alors que les membres de la famille recourent au mensonge : « Oh ! comme tu as bonne mine aujourd'hui ! », ou bien : « Tu as en ce moment une tout autre voix ! », etc. Puis ils sortent pour éclater en sanglots derrière la porte. Or le malade est parfaitement conscient de ce manège, parce que le ton de notre voix change du tout au tout selon que nous disons la vérité ou mentons sciemment. Pour mentir de la sorte il faut des accents outrés, pour paraître joyeux il faut particulièrement se tendre, et le malade comprend que tout ceci est le comble de la mystification. Voilà pourquoi, lorsque quelqu'un te dit : « Je sens que je vais mourir », tu peux lui répondre : « Tu sais, nous sommes tous soumis à Dieu. En ce moment, non, tu n'es pas en train de mourir, mais il se peut que la mort soit devant toi... ». D'autres paroles peuvent être prononcées, en fonction de celui à qui l'on s'adresse. Il me paraît de la plus haute importance de ne pas enfermer le malade dans le désespoir absolu de sa solitude. Si l'entourage ne cesse de répéter au malade qu'il n'y a devant lui que la vie, des dizaines d'années encore à vivre, alors qu'il sent bien au-dedans de lui-même que la vie s'écoule de lui comme le sang d'une blessure, il a beau crier pour se faire entendre, il se heurte à un mur d'incompréhension, et il ne lui reste que la claustration. Il est comme emprisonné dans une cage, il n'a nulle part où aller, la seule chose qu'il puisse encore faire c'est d'envisager la mort imminente et de prendre en considération le mal qu'il a fait dans le passé, qui maintenant le tourmente, et tout ce qui en lui est resté inachevé.

Ces deux moments sont à mon sens d'une très grande importance. Au prêtre de remplir son rôle. Il n'est pas indispensable, je dirai même il est préférable qu'il n'annonce pas lui-même au malade sa mort prochaine (sauf si celui-ci est son ami personnel, mais alors tout se passe sur un autre plan). Dans le cas contraire, le malade verra toujours dans le prêtre un professionnel, c'est-à-dire un homme venu pour accomplir une certaine fonction. Il est essentiel que celui dont il est le plus proche l'informe qu'il va mourir, non point l'un des proches de son entourage, mais précisément celui qui est le plus proche. Ce peut être un ami, ce peut être sa femme, un frère, un fils, une fille, peu importe, mais le plus proche, qui restera tout le temps auprès de lui.

Je me souviens d'un cas affreux. Quelqu'un qui m'était proche était en train de mourir; on ne m'avait rien dit sur sa maladie, ni sur l'imminence de sa mort. On me fit venir alors qu'il n'avait déjà plus sa conscience : « Père Antoine, peux-tu donner la communion à Micha? » — « Non, je ne peux plus le faire : il n'est plus en état de déglutir. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt? » — « Nous n'avons pas osé. Tu comprends, tu portes une soutane noire... ». Nous étions amis depuis vingt ans, il m'avait bien souvent vu en soutane noire, et n'avait pas peur de moi... Et l'homme est parti parce qu'on avait voulu « l'épargner ». Mais, lui, savait

assurément et depuis longtemps qu'il allait mourir, parce que cette disposition d'esprit ne vient pas en un instant.

P. S. : Nous avons abondamment évoqué ce que fait le prêtre lorsqu'un homme passe lentement, progressivement, de vie à trépas. Mais il peut se trouver dans des situations exceptionnelles — guerre, accident —, devant la mort subite d'un homme, peut-être un inconnu, dont l'état nécessite un soutien comme jamais auparavant...

M. A. : Pour un moribond, la pensée la plus effrayante, qui revient le plus fréquemment, c'est de partir, de mourir *en solitaire*. Voici un homme qui faisait partie intégrante de la société, d'une famille, de la vie. Brutalement la mort s'est abattue sur lui, et personne n'est en mesure de lui porter assistance. Il me paraît primordial que le prêtre (et s'il n'y a pas de prêtre, un homme quel qu'il soit, même incroyant) s'approche de l'agonisant et lui fasse sentir qu'il n'est pas seul. Dans pareille situation le prêtre ou un ami proche doit considérer *cet* homme comme unique au monde, et lui accorder toute son attention et tout son temps. Voici un exemple à ce propos :

Au début de la guerre, j'exerçais comme chirurgien dans un hôpital de campagne, et dans mon service un soldat agonisait. Il va de soi que je l'assistais le jour. Or un soir je m'approchai de lui, le dévisageai, et il m'apparut clairement qu'il n'en avait pas pour longtemps. Je lui demandai : « Comment te sens-tu ? » Il posa sur moi un regard profond, serein — c'était un paysan, il y avait en lui cette paix des champs, cette paix des forêts, cette paix d'une vie au rythme lent — et il me dit : « Cette nuit je mourrai ». Je répondis : « Oui, aujourd'hui tu mourras. Est-ce que tu as peur ? » — « Je n'ai pas peur de mourir, mais j'ai tant de peine de mourir complètement seul. Si je mourais à la maison, il y aurait auprès de moi ma femme, ma mère, mes enfants, les voisins, mais ici il n'y a personne ». Je dis : « Non, c'est inexact, je resterai auprès de toi. » — « Tu ne peux pas rester avec moi toute la nuit. » — « Parfaitement, je le peux ! » Il réfléchit puis ajouta : « Tu sais, même si tu ne pars pas d'ici, pendant que nous parlerons, je serai conscient de ta présence mais à un moment donné je te perdrai et partirai dans cette solitude effrayante à l'instant le pire de tous, celui de la mort. » Je répondis : « Non, il n'en sera pas ainsi. Je resterai près de toi. D'abord nous causerons, tu me parleras de ton village ; tu me donneras l'adresse de ta femme. Je lui écrirai après ta mort ; si cela est possible, je lui rendrai visite lorsque la guerre sera finie. Ensuite tu commenceras à t'affaiblir, et tu ne seras plus en état de parler, mais tu pourras me regarder. Je prendrai alors ta main. D'abord tu garderas les yeux ouverts et me verras, puis tu les fermeras et ne pourras plus me voir, tu n'auras plus de force pour les ouvrir, mais tu sentiras ma main dans la tienne, ou ta main dans la mienne. Peu à peu tu t'éloigneras, j'en prendrai conscience et, à intervalles répétés je serrerai ta main, pour que tu sentes que je ne suis pas parti et suis toujours ici. À un certain moment tu ne répondras pas à la pression de ma main parce que tu ne seras déjà plus là. Ta main me lâchera, je saurai alors que tu es mort. Mais tu sauras que, jusqu'à la dernière minute tu n'étais pas seul. » Et cela se passa ainsi.

Cet exemple est pris parmi bien d'autres. En règle générale, j'assistais tous les agonisants de notre hôpital, non seulement dans mon service mais également dans les autres, et chaque fois se répétait sinon le même scénario, du moins la même réciprocité de relation : « Non tu n'es pas seul ».

Voici autre chose. Le malade semble perdre conscience bien avant de mourir. Il ne faut jamais que le médecin, l'infirmière ou l'entourage pensent, faute de pouvoir communiquer avec lui, que le malade ne perçoit pas ce qui se passe autour de lui. À l'époque où j'étais étudiant de première année à la faculté de médecine et travaillais à l'hôpital, un cosaque russe allait mourir. Au cours de sa visite le chef du service s'arrêta près du lit et dit : « Inutile de l'examiner, il est déjà parti. », et il poursuivit sa tournée. L'homme reprit connaissance. Nous parlions russe, parce qu'il me connaissait, et il me dit : « Tu sais, quand tu seras médecin, ne

dis jamais devant un agonisant qu'il est inutile de s'intéresser à lui, car lui, il t'entend, même si toi tu ne peux communiquer avec lui. »

Il m'est arrivé un autre cas, toujours en temps de guerre. Arrive à l'hôpital un Allemand blessé. Il y avait alors un jeune pasteur protestant qui, tout le temps que le blessé put échanger des paroles, lui lisait des passages de l'Évangile et priait avec lui. Voilà que le jeune pasteur sort de la chambre en larmes, tombe sur moi et dit : « Quelle horreur ! Cet homme se meurt, je ne peux plus rien faire pour lui. » — « Pourquoi ? » — « Notre conversation s'est interrompue, il a perdu connaissance ». Sur un ton très tranchant, je lui dis : « Voilà ce que tu vas faire : assieds-toi près de lui et lis à haute voix l'Évangile dans sa langue maternelle, en allemand, en commençant par la résurrection de Lazare ». Et durant trois jours ce jeune pasteur passa toute la journée et une grande partie de la nuit à son chevet, tantôt lisant, tantôt gardant le silence ; il lui lut ainsi les quatre Évangiles. À un certain moment le moribond ouvrit les yeux et dit : « Merci d'avoir lu. Je ne pouvais pas réagir, mais chaque parole est arrivée jusqu'à moi, et je suis entré dans une nouvelle vie... »

Encore une fois le prêtre doit savoir cela. D'ailleurs il n'est pas indispensable que seul le prêtre agisse; n'importe qui peut s'en charger, à condition de consacrer son temps à celui à qui il reste très peu de temps.

Il y avait un chanteur doué d'une magnifique voix de basse, . un homme d'une étonnante simplicité. C'était un de ces hommes que l'on appelait dans l'ancienne Russie un bourgeois, qui appartenait à la classe moyenne sans avoir reçu d'instruction particulière, toute sa vie il avait chanté à l'église. Il attrapa un cancer, fut hospitalisé, et j'allais le visiter quotidiennement; il était visible qu'il s'en allait un peu plus chaque jour. Au début, nous bavardions et priions à haute voix, lui chantait avec moi des prières d'actions de grâce ou bien récitait des prières. Puis il ne put que les écouter. Enfin, un certain jour, à mon arrivée l'infirmière-chef me dit : « C'est épouvantable ! sa femme et sa fille, qui pendant toute cette année n'ont pas fait une seule apparition viennent d'arriver, lui a déjà perdu connaissance, il se meurt et elles ne peuvent même pas lui faire leurs adieux. » Je m'approchai, demandai à la fille de s'asseoir à côté de sa mère, me mis à genoux au chevet de Pavel Vassiljevitch et entamai les hymnes de la Semaine Sainte et de Pâques. Je n'ai rien d'un chanteur, mais ce que je chantais ressemblait à peu près à ce que l'on peut entendre à l'église. Assurément, on pouvait voir comment la conscience lui revenait peu à peu, comment cette conscience qui avait sombré commençait à émerger à la surface. À un moment donné il ouvrit les yeux. Je lui dis : « Pavel Vassiljevitch, vous êtes à l'article de la mort. Votre femme et votre fille sont venues vous dire adieu. » Ils se dirent adieu, je fis sur lui le signe de croix et dis : « Et maintenant, Pavel Vassiljevitch, vous pouvez mourir paisiblement ». Il sombra dans l'inconscience et rendit l'esprit.

P. S. : Dans le cas du soldat tu n'étais pas encore prêtre. Comment aurais-tu agi si tu avais été ordonné? Ton attitude et tes gestes auraient-ils été différents ?

M. A. : Non, j'aurais fait exactement la même chose. Il n'avait pas besoin de moi en tant que prêtre, il y avait sur place un aumônier catholique qui assistait les blessés, aussi n'avais-je point de responsabilité pastorale.

S'il lui était arrivé de mourir sur le champ de bataille, ou dans des circonstances telles qu'il aurait été impossible de trouver un prêtre de sa confession, je lui aurais demandé : « Es-tu croyant ? » Dans l'affirmative, je lui aurais proposé de prier ensemble. Dans le cas contraire, je lui aurais dit : « Tu sais, aussi longtemps que nous devons nous voir, je prierai le Dieu dans lequel je crois ». Voilà tout.

S'il m'avait demandé de lui donner la communion sans avoir la possibilité de la recevoir dans sa propre Église, je pense que je la lui aurais donnée car il était mourant. J'ai eu une discussion avec un prêtre de l'Église grecque qui m'a dit : « Dans ce cas vous n'êtes pas

orthodoxe, mais hérétique. Comment osez-vous donner la Sainte Eucharistie à un hétérodoxe sans lui imposer d'abjurer sa foi ancienne ? »

P. S. : C'est une très grave question...

M. A. : Je suis d'accord que c'est une très grave question. Mais j'estime qu'*on ne peut pas* profiter de ce qu'un homme est aux portes de la mort pour l'obliger à abjurer la foi qui a inspiré toute sa vie, qui lui a donné le Christ. Et si, d'un autre côté, un homme dit avec empressement et une pleine ouverture de cœur : « Oui, je crois qu'à travers la communion aux Saints Mystères le Christ Sauveur vient à moi, qu'à travers les Saints Mystères la vie divine se déverse en moi », je n'hésiterais pas à lui donner la communion. Sur un plan théologique, à tort ou à raison, l'expérience de cinq années de guerre m'a montré que face à la mort véritable bien des lignes de séparation s'effacent; dans son face à face avec la mort, l'homme acquiert une grandeur qu'il n'a jamais connue auparavant. Je ne prétends pas dire par là qu'il devient un héros, mais simplement que, sur le point de mourir, il lui est donné de connaître sa dignité et sa grandeur d'homme. Les Pères de l'Église disaient : « Garde le souvenir de la mort ». Bien des gens interprètent ainsi ces paroles, de façon erronée : « Pense toute ta vie que sur tes épaules pèse la mort » — quelle horreur ! Les Pères disaient autre chose : si tu ne vis pas de tout ton être, de toute ton âme, de toute ton énergie, en étant même prêt à mourir, alors tu vis seulement à moitié. L'écrivain français Rabelais écrivit une fois à un ami : « Je suis prêt à défendre mes convictions, sauf à aller jusqu'à la potence à cause d'elles ». Cela signifie qu'il n'était pas prêt à les défendre.

P. S. : Nous sommes parvenus à un moment d'extrême importance. J'ai posé des questions sur la manière d'agir du prêtre : que faire quand il n'est plus possible d'utiliser des mots ? Et pourtant la prière n'est pas un simple mot. Comment prier avec un moribond sans le faire communier aux Saints Dons ? Comment prier au mieux, improviser des prières simples, afin de les rendre plus accessibles à quelqu'un qui, peut-être, se trouve totalement inconscient ?

M. A. : Je pense qu'il faut prier dans les profondeurs de son cœur, c'est-à-dire avec toute la sincérité possible, pour que la prière, d'un côté, soit une manière d'offrir cette personne devant la face de Dieu, et qu'elle puisse, d'un autre côté, donner forme aux sentiments qu'elle ne peut manquer d'éprouver. J'ai vu un jour une photographie du docteur Schweitzer, cet ancien missionnaire et médecin en Afrique, qui m'a fasciné. Il est debout, avec un visage très expressif, et devant lui une petite femme noire tient dans ses bras un bébé tout menu qu'elle élève vers lui. Elle ne dit mot, mais elle le regarde dans les yeux comme pour dire : « Mon enfant souffre, mon enfant peut mourir, et toi tu sais tout, tu peux le sauver. Je te le remets, prends-le et rends-le moi en bonne santé... » Il me semble que cette image traduit ce que l'on appelle la prière d'intercession. Cette prière ne consiste pas à répéter devant Dieu : « Fais ceci, fais cela... », mais à prendre la personne dans son cœur, à se tenir devant Dieu, à l'offrir au Seigneur en disant : « Seigneur, je te la remets, sans conditions, sans limitations, de toute la foi (aussi faible soit-elle) qui est en moi, à cause de ton amour pour elle et parce que tu peux accomplir en elle ce qui lui est nécessaire ».

C'est la première chose que nous devons faire dans le cas que tu soulèves. Un homme agonise (qu'une voiture lui ait passé sur le corps, ou qu'une mitrailleuse l'ait mortellement atteint) ; la première chose que tu dois faire c'est de le prendre, l'accueillir en toi, sans te défendre contre ses angoisses, sa douleur, ses incompréhensions, et le tenir devant la face de Dieu. En second lieu, tu peux l'aider personnellement si tu pries avec des mots qui lui ouvriront de nouveaux horizons. Si tu te sers d'un livre de prières, ou d'un rituel, et lis le *Canon pour les mourants* en slavon, cela ne touchera pas le malade. Mais si tu parles pour ainsi dire en toute simplicité à Dieu, et lui dis par exemple : « Seigneur, nous nous tenons tous deux devant Toi. Nous sommes tous les deux en face de la mort (en cas de guerre, il est parfaitement clair que non seulement le blessé, mais également l'homme en bonne santé,

côtoient la mort). Un homme est en train de mourir, lui que Tu as créé, que Tu as tiré du néant par Ton amour. Tu as eu foi en lui, Tu lui as confié la vie, et maintenant Tu lui offres d'accomplir l'exploit de donner cette vie pour ses proches, pour ses amis, pour sa patrie... » Je ne prétends pas qu'il faille prier exactement dans ces termes, mais dans cette disposition d'esprit. Ensuite, si tu as eu le temps d'échanger quelques mots avec le blessé ou le moribond et de percevoir quelque peu la profondeur de sa foi, en quoi il croit, cela te permettra d'exprimer sa foi avec une plus grande force qu'il ne saurait le faire au moment présent.

P. S. : Et s'il n'a point la foi ?

M. A. : S'il n'a pas la foi, tu peux dire : « Tu ne crois pas, mais moi je crois. Je vais parler avec mon Dieu, et toi écoute comment nous nous parlons... » Si tu fais ainsi, il arrive souvent que les paroles aillent *toucher* l'homme. Je ne peux expliquer cela logiquement. Il est très rare qu'un mourant hausse les épaules et dise : « Partez, vous et votre Dieu !... »

Mais avant d'en arriver à Dieu, nous devons absolument faire preuve de compassion, montrer que nous sommes proches, que nous sommes son semblable, et qu'il est notre semblable.

P. S. : En fin de compte, il découle de tout ceci une règle de conduite importante : même si l'homme est incroyant, on peut et même on doit prier ?

M. A. : Oui, je suis persuadé de la nécessité de prier, mais de telle sorte que la prière ne puisse l'offenser. S'il dit : « Seulement ne me parlez pas de Dieu ! », tais-toi. Tu as un cœur, tu as une intelligence, tu peux te tenir devant Dieu et porter cet homme devant Dieu. Mais imposer Dieu à un homme qui va mourir et qui Le renie en toute conscience, c'est tout simplement cruel.

P. S. : Tout en parlant, il m'est venu une pensée au sujet du slavon. Un homme gît sur son lit de mort et s'éteint peu à peu. Que faut-il penser du slavon et des prières complexes dans un tel cas ? Peut-être n'atteignent-elles point leur but ?

M. A. : Je pense que si l'on se contente de prendre le livre de prières et de lire les prières toutes faites, elles n'atteindront pas leur but. Mais je crois qu'il n'est pas illégitime de lire ces textes, d'abord en remplaçant les paroles incompréhensibles par des mots russes plus compréhensibles, ensuite en en ajoutant ou en en retranchant d'autres, en fonction de la personnalité du mourant, pour que ces paroles deviennent une prière qui le concerne personnellement.

Tous nos services, en effet, s'adressent à toute la multiplicité des hommes qui sont sur terre, mais pas un seul homme ne représente la synthèse de toute cette « multiplicité ». Aussi est-il parfois plus simple de modifier quelques mots pour les rendre compréhensibles, et également de choisir les prières qui sont porteuses de sens pour une personne précise. Le but visé n'est pas d'accomplir sur elle un rite déterminé, mais de la rendre sensible à la prière de l'Église, à la foi de l'Église, à la chaleur humaine, à l'amour, de l'investir par la prière de l'Église. Parfois, si l'on s'en tient tout bonnement au texte écrit, le malade ne peut l'entendre à cause de la langue, ou des pensées qui y sont exprimées. Pour cette raison, il est légitime de prononcer quelques paroles d'une prière, puis de les développer avec ses propres mots. Et cela n'est pas un péché, n'est pas un mensonge. Je me souviens d'une lettre de Théophane le Reclus où il écrit que nous devons assimiler les sentiments et les pensées qui sont contenus dans les prières des saints. Chaque prière d'un saint nous dit comment il se représente Dieu, quel contact il a eu avec Dieu, comment il s'est vu dans sa relation avec Dieu et dans sa relation avec sa propre conscience, quelle place lui a été dévolue au sein de tout le monde créé. Toutes ces choses peuvent être acquises grâce aux prières, et petit à petit celles-ci deviennent tes prières à toi. Mais, par ailleurs, quand tu les prononces, tu dois inclure en elles ta propre expérience de Dieu, la prise de conscience de toi-même, la propre conscience de ta situation dans ce monde créé.

Les choses se présentent à peu près de la manière suivante : en empruntant leurs prières aux saints, nous nous trouvons dans la situation d'un homme qui écoute la musique des grands compositeurs. Il s'approprie dans cette musique ce qu'il est en mesure de recevoir, c'est-à-dire que dans son âme vibrent des cordes capables de réagir à la complexité d'une musique donnée. Plus il écouterait, plus son âme s'affinera, si bien qu'arrivera un jour où il n'aura plus besoin de musique, parce qu'il pourra passer du son au silence, ou parce qu'il commencera par écouter les sons puis les interrompra pour vivre de leur résonance. Théophane le Reclus dit que l'utilisation de la prière des saints a pour but de nous permettre de passer non d'un mot à un autre, mais d'un sentiment à un autre. Un coup d'œil sur les mots suffit pour engendrer ces sentiments en toi, et te permettre par la suite de les exprimer à Dieu par tes propres paroles, mais en t'appuyant sur les sentiments profonds, sincères, authentiques, que le saint t'a inspirés.

Il m'arrive de mettre cela en pratique lorsque par exemple nous nous trouvons en carême. Je fais une causerie, suivie d'une heure de silence, puis une seconde causerie suivie de silence, et enfin il y a une confession collective. Pour amorcer cette confession collective, je lis quelques lignes d'un canon pénitentiel puis, en m'appuyant sur cette lecture, j'improviserai devant Dieu *ma propre* confession. Je passe ensuite aux lignes suivantes.

Je pense qu'il peut en aller de même lorsque tu pries au chevet d'un agonisant ou d'un malade. Tu lis quelques lignes ou quelques mots ; ils font naître en toi un sentiment vivant que tu peux adapter à la situation de celui qui agonise ou qui souffre parce qu'ils t'ont « touché » en profondeur. Un adage oriental dit que lorsqu'un homme tire à l'arc, il n'atteindra jamais le but si la flèche ne lui perce en même temps le cœur. Cette parole, je crois, est très vraie. Si les mots que tu prononces ne te percent pas le cœur, bien entendu ils ne toucheront personne. Cela concerne aussi bien la prédication que la lecture des prières, que la confession, que toute relation humaine normale.

P. S. : Tu viens de mentionner la confession. Nous n'en avons pas encore parlé. Bien des hommes, même éloignés de l'Église, ont besoin, à l'approche de la mort, d'un acte de confession. Comment leur venir en aide ? Comment amener un homme à se confesser s'il ne sait pas quels mots utiliser, si tout simplement il n'en a aucune pratique ?

M. A. : Lorsque le temps presse, il ne convient pas de se mettre à catéchiser le moribond ou le malade. La question se pose en ces termes : « Tu vas maintenant entrer dans l'éternité. Veux-tu faire cette entrée en étant chargé de tout ce que tu as pu ramasser au cours de ta vie ? Y a-t-il certaines choses de ta vie — actes, paroles, pensées — que tu aimerais bien laisser sur terre, pour qu'elles puissent y être réduites en cendres et en poussière ? Y a-t-il dans ta vie des actions, des moments qui sont indignes de toi?... »

Il s'agit d'un minimum. On peut ajouter, en fonction de la personnalité du malade : « Y a-t-il des choses qui te remplissent de honte devant Dieu, et te font dire : comment me présenterai-je devant Lui après m'être *ainsi* conduit à son égard pendant ma vie?... Alors, avant de partir pour l'éternité, débarrasse-toi de ce poids. Dis : je désavoue telles et telles de mes actions ; je ne voudrais pas préférer maintenant telles et telles de mes paroles ; si je pouvais les effacer de la table de ma mémoire, je le ferais. En ce qui concerne Dieu, je L'invoquais sans cesse, mais tout le temps je le trompais, je l'humiliais, me montrais infidèle envers Lui. En ce qui concerne mes relations avec les gens, je savais à quel point Dieu les aime, et je me comportais envers eux comme si Dieu ne comptait pas, comme si j'étais, moi, dieu... » Toutes ces choses, un homme peut les exprimer en quelques mots ; s'il ne peut parler à voix haute, il peut dire à Dieu en son for intérieur : « Tout ce qui m'a rendu indigne de mon humanité, de moi-même, de mes parents, de Toi, de ceux qui m'ont aimé, tout cela je le renie, pardonne-moi ! » Cela peut prendre un seul instant, car il n'est pas nécessaire de s'attarder pour se dépouiller de tout cela.

P. S. : S'il est possible de donner la communion à un croyant, orthodoxe ou non, peut-on également lui donner une brève absolution ?

M. A. : Oui, on peut prier que le Seigneur lui pardonne tous ses péchés. Les formules sont variées. Il y a celle que nous utilisons : « Et moi, prêtre indigne untel, par le pouvoir qui m'a été donné, je te pardonne et te délivre de tes fautes ». Il y a la formule de demande utilisée dans l'Église grecque : « Seigneur, pardonne-lui tous ses péchés ». Il y a une antique formule avec ces mots : « Pardonne, Seigneur, tous les péchés dont il s'est sincèrement repenti... » Je n'emploierais pas cette dernière formule devant un homme à l'article de la mort, car elle peut paraître trop terrible ; mais je prierais ainsi : « Seigneur, Tu as donné Ta vie pour sauver cet homme, sauve-le ! »

P. S. : Comment le prêtre doit-il porter secours non seulement à tout venant mais aussi à ses proches qui ne sont peut-être pas des pratiquants et n'ont pas été préparés à la mort ?

M. A. : A mon sens, on doit leur accorder le maximum du temps dont on dispose. Il ne convient pas d'arriver en « professionnel », dire une parole et se retirer. Il faut rester avec eux et leur donner l'occasion tout simplement de parler des choses de la vie (souvent, lorsque l'homme est aux prises avec une angoisse, il a envie de parler de petits riens). Peu à peu tu pourras l'amener vers le sujet principal : oui la vie passe, la vie se prolonge, et au cœur de la vie il se produit quelque chose de très sérieux. Cela peut se produire aussi bien dans ton cas à toi, que dans celui d'une personne tendrement aimée sur le point de mourir... Avant toute chose, il faut dire que l'amour ne peut pas être vaincu par la mort. Que personne *n'ose* dire : « Nous nous aimions », mais que l'on dise : « Nous nous *aimons* pour les siècles des siècles ». Il m'est arrivé plusieurs fois d'en parler lors de funérailles : ne dites pas « Nous nous aimions », mais : « Nous nous aimons », parce que le défunt entre dans l'éternité, et l'éternité c'est l'amour et pas autre chose. Et vous pouvez vous enraciner dans cette éternité de telle sorte que l'amour non seulement ne meure pas, mais s'approfondisse, devienne plus pénétrant, plus lumineux.

Pour qu'il puisse en être ainsi, pensez à ceci : qu'est-ce qui vous sépare de cette personne, qu'est-ce qui, durant ces nombreuses, ou ces quelques années, que vous avez passées ensemble, jette comme une ombre sur cet amour ? Hâtez-vous de résoudre tous ces problèmes réels : difficultés de caractère, contrariétés, irritations, agacements, tout ce qui peut surgir entre des personnes au cours d'une vie, car il peut y avoir des problèmes très graves. Réfléchissez à ce qui pèse sur votre conscience, ou sur la conscience de celui ou de celle qui est là. Qu'est-ce qui, entre vous, fait écran pour permettre à l'amour *jubilant* d'aller de l'un à l'autre ? Et ces problèmes, ne les résolvez pas comme on règle une « affaire » quelconque ; ne venez pas en disant : « Réfléchissons maintenant à notre passé afin de rendre notre présent clair et lumineux », mais résolvez peu à peu chaque problème, l'un après l'autre.

On peut dire : « Je regrette tellement de t'avoir parlé ainsi ces jours derniers... » Ou : « Je regrette tant que, il y a des années, nous ne nous soyons pas compris au moment où cela aurait pu jouer un si grand rôle et nous rapprocher ». Il y a tant à dire sur ce sujet ; je ne donne ici que quelques pauvres exemples. Il est ainsi possible de purifier peu à peu en soi comme chez un autre la zone de ténèbres, ou d'incomplétude dans l'amour, ou de sa propre angoisse. L'angoisse : « Et si l'amour de mes proches ne m'accompagne pas jusqu'à la dernière extrémité, et qu'il me faille mourir seul, conscient justement d'être seul, sans qu'ils viennent avec moi dans l'éternité ? » On peut aborder ces sujets avec des gens très simples. Peut-être dans des langages différents, mais en tout cas dans *leur* langage, parce que le langage de l'amour, de l'affection, de la lumière ou des ténèbres, est compréhensible pour tout être humain. On peut ainsi préparer progressivement l'entourage à l'idée que la mort n'a pas le dernier mot : si vous savez aimer jusqu'au bout, votre amour ne mourra pas. On peut également aborder ce qui adviendra plus tard. Il y a une chose qui me stupéfie lors d'un service de funérailles ou de prière pour les morts (j'en parle toujours avant de commencer, ou

pendant le service) : voilà, nous sommes rassemblés ici. Qu'est-ce qui nous a poussés à nous tenir ainsi devant ce cercueil, ou devant cette table où nous commémorons les défunts? L'amour. L'amour, qui n'est pas mort avec la mort d'un être cher...

P. S. : La séparation d'avec un être est toujours mieux acceptée à l'issue d'une longue maladie, ou d'une longue vieillesse. Mais dans le cas d'un accident, surtout lorsque meurt un être jeune ou un enfant, comment alors apporter un soutien, une aide aux parents pour surmonter le premier choc ?

M. A. : Avant toute chose, il ne faut pas essayer de consoler quelqu'un avec des paroles creuses. Une de nos paroissiennes venait un jour de perdre son enfant ; un jeune prêtre s'approche d'elle et lui dit : « *Comme* je comprends votre tristesse ! » Cette femme, pleine de droiture et à la répartie vive, se retourne vers lui et dit : « Ne mentez pas ! Vous n'avez jamais été une mère et n'avez jamais perdu un enfant, vous ne comprenez rien à ma douleur ! » Lui s'immobilisa et dit : « Merci de m'avoir dit cela... » Que personne n'ose commettre une telle erreur. La douleur d'autrui, personne ne peut la comprendre, Dieu veuille que l'on comprenne, retienne, maîtrise sa propre douleur. On peut dire par exemple : « Pensez que cet être jeune est mort dans le plein épanouissement de ses forces spirituelles et de son âme, en pleine pureté. Il a pris son envol pour l'éternité, et maintenant vous avez un intercesseur, un ange gardien devant Dieu, qui vous protège de sa prière, vers qui vous pouvez vous tourner comme pour nouer un dialogue ou éprouver la joie de le rencontrer un jour...» Il n'est pas possible de donner à l'instant suffisamment d'exemples à cause de la grande variété de personnes et de circonstances.

P. S. : A la mort de Lazare, Jésus pleura. Comment faut-il considérer les larmes, lorsqu'on console les gens?

M. A. : Les larmes sont un don de Dieu. Il ne faut jamais les empêcher de couler. Dans ce récit le Sauveur a pleuré sur la mort inéluctable de Lazare parce que le monde gît dans le mal, et tout homme est condamné à mourir du fait que le péché tient le monde sous son emprise. Le Christ a ici pleuré, me semble-t-il, sur son ami Lazare, et plus largement sur cette chose terrible que Dieu a donnée à sa créature : la vie éternelle. Mais par son péché l'homme a introduit la mort, et voilà que Lazare, ce jeune homme lumineux, doit mourir parce que jadis le péché est entré dans le monde. Voilà pourquoi les gens ont le droit de pleurer un être aimé fauché par la mort, ont le droit de pleurer sur leur état d'orphelins. Que personne ne les empêche de pleurer, c'est leur droit. Mais entre les larmes et une crise d'hystérie, ou des pleurs sans la foi, il y a une énorme différence.

P. S. : Il y a aussi le danger de voir une personne affligée se piquer au jeu : elle aimait tant le défunt qu'elle continue, pendant des mois, des années même, à pleurer, à se lamenter...

M. A. : Je pense que, d'une part il est parfaitement légitime que quelqu'un pleure jusqu'à la fin de ses jours sur une séparation, sur l'impossibilité qu'il y a d'être indésormais l'être aimé, d'entendre sa voix, de voir son regard, de partager avec lui ses pensées les plus lumineuses ou les plus douloureuses. Dans ce sens on peut porter durant toute sa vie un chagrin, non un chagrin hystérique, inspiré par la révolte, mais un chagrin paisible, profond : cela serait si merveilleux s'il était possible de continuer les anciennes relations, la vieille amitié, la vieille intimité (qui jamais ne meurt dans mon âme, dirait cette personne).

D'un autre côté, il ne faut pas réchauffer artificiellement en soi le chagrin, le sentiment dramatique de la mort d'un proche, comme si son absence prouvait qu'on ne l'avait pas aimé. Le chagrin doit se muer en quelque chose d'autre : en l'amour, qui ne cesse jamais, en la prise de conscience que moi aussi je suis ce chemin, moi aussi il me faudra mourir, et alors quelle joie ce sera de se rencontrer?... C'est ainsi que le chagrin se fait lumineux.

P. S. : Chez ceux qui s'affligent gronde souvent une sourde révolte, surtout lorsque meurent des êtres en bas âge : pourquoi cet enfant, pourquoi maintenant, si tôt ? Comment consoler ces personnes ?

M. A. : Dans tous les cas de maladie ou de mort, la première chose à faire, à mon sens, c'est de consoler en faisant preuve de compassion, d'éviter de chercher à convaincre les gens que « ce qui arrive est dans l'ordre des choses », « tout ceci est bien douloureux, bien tragique et bien pénible », et de les accompagner sur ce chemin. Par ailleurs nous savons que la mort d'un enfant peut lui éviter une horreur pire que la mort. Nous apprenons tous les jours ce qui se passe aux quatre coins de la planète : des enfants sont blessés, certains ont les mains tranchées, d'autres deviennent aveugles, d'autres encore sont frappés à la colonne vertébrale et restent paralysés... Et tu te prends à penser : qu'ils sont heureux les enfants à qui, comme dit l'Écriture, on a donné à « goûter peu de miel » et qui se sont envolés vers l'éternité. Je ne me souviens plus dans quelle vie de saint russe on trouve le récit suivant. Une mère s'abîmait de douleur et de colère contre Dieu, à cause de la mort de son enfant. Elle s'adressa à un ascète qui lui dit : « Je prierai le Seigneur de t'expliquer ». Dans un rêve elle voit le Christ s'approcher d'elle et lui dire : « Je vais te montrer quelle aurait été la destinée de ton fils, s'il n'était pas mort... » Elle le vit alors grandir, se corrompre peu à peu, pour finir brigand et assassin, alors elle s'éveilla en criant : « Oui, Seigneur, mieux vaut pour lui mourir ! ». À vrai dire, il serait déraisonnable de raconter cette histoire à quelqu'un qui vient de perdre son enfant, ce serait lui porter un coup cruel ; mais, avec le temps, on peut suggérer que la mort a peut-être sauvé cet enfant de quelque chose de plus affreux que la séparation d'avec une vie éphémère.

P. S. : Cette démarche me paraît contestable. Lorsqu'il m'est arrivé de parler ainsi je n'ai convaincu personne, peut-être parce que moi-même je n'étais pas convaincu. Je sais que cette démarche existe, mais il me semble que l'essentiel c'est la sympathie, la compassion...

M. A. : Celui qui souffre a besoin que tu l'accompagnes dans son chagrin, et sois avec lui *tout au fond* de ce chagrin, sans le convaincre de l'inexistence de ce chagrin, ou du tort qu'il a de se lamenter. Et il faut donner le temps d'agir à la grâce et à l'expérience intérieure de la personne.

P. S. : Une question, pour finir, d'un tout autre ordre. Un homme agonise, et il est plein de terreur pour des raisons évidentes. Or le prêtre peut lui aussi éprouver de la peur, surtout s'il est jeune et n'a pas déjà vécu ce qui est en train de se passer. Comment doit-il se conduire, comment se dominer, où trouver un appui ? Au bout du compte, lui aussi tremble, sachant que le temps presse, que l'instant est terriblement grave aussi bien dans la vie de l'agonisant que dans sa vie de prêtre...

M. A. : Je crois qu'il faut s'en tenir à une règle tout au long de la vie : l'instant unique dont tu disposes est l'instant présent. Tu ne peux jamais compter faire quoi que ce soit l'instant suivant. Qu'il soit expérimenté ou non, le prêtre doit savoir qu'il se trouve à ce moment-là dans l'éternité où le temps ne s'écoule pas ; mais le temps s'écoule, en fait, sur terre et il peut donc, sans tenir compte de cet écoulement du temps, faire ce qui est nécessaire. Parfois on peut prononcer un seul et unique mot et sauver un homme, parfois on peut faire tout un discours qui le laissera indifférent.

Tu m'as posé une série de questions sur le prêtre et la nécessité pour lui de se dominer. S'il se scrute lui-même, il n'aura pas le temps de s'occuper d'autrui. Voilà pourquoi lorsqu'arrive un événement tragique, il doit simplement se dire : je penserai à moi plus tard, je ferai le tri de ce que je ressens lorsque je ne serai plus nécessaire à cette personne...

Voici un exemple d'un autre ordre. Lorsqu'un chirurgien opère un malade, ou un blessé, il n'a pas le temps de penser à lui-même, il doit s'oublier et se plonger entièrement dans son travail. Qui plus est, « s'oublier soi-même » signifie qu'il peut y avoir sur l'heure un bombardement, mais ce chirurgien sera en mesure de dire : que l'on me tue ou que l'on ne me tue point, cela ne me concerne nullement, je suis occupé avec cet homme... Il faut se former ainsi. Bien sûr, cela ne réussira pas à tous les coups. Il y a des moments où l'on pense à soi,

alors on peut se dire : « Va-t-en d'ici, tu m'empêches de faire mon travail !... » Cela, il faut l'apprendre. Le jeune chirurgien se trouve dans la même situation.

P. S. : C'est le fond du problème : qu'en est-il de celui qui n'est pas encore parvenu à ce stade, qui, disons, rencontre la mort pour la première fois ?

M. A. : Il doit alors, en éveillant en lui la compassion et la compréhension, accorder toute son attention à cet agonisant. Si son âme souffre pour lui, s'il le plaint, s'il pense : « Je n'ai pas de mots, pas de connaissances, mais j'ai de la tendresse, de la chaleur, je peux les partager », s'il ne cherche pas des formules habiles, s'il ne cherche pas des arguments, mais s'il est tout simplement plein de compassion et de tendresse, alors il aura gagné la partie.

P. S. : Avec la mort de l'agonisant s'achèvent les obligations du prêtre. Je dis « obligations », comme s'il s'agissait d'une fonction quelconque ; mais il lui reste encore des choses à faire. D'abord, mentionner le défunt par son nom au cours des offices et dans ses prières. Ensuite, s'il y a des parents, des proches, il peut et doit leur rendre visite et les apaiser. Quels conseils donner ?

M. A. : D'abord, il ne doit jamais prendre l'attitude de quelqu'un qui donne des leçons. Tu ne dois pas faire semblant, parce que tu es prêtre, de comprendre ce dont tu n'as jamais eu l'expérience. Ensuite, il doit y avoir en toi une relation personnelle avec la mort. C'est un des buts de notre vie chrétienne : s'habituer à la pensée de la mort, savoir qu'elle existe, savoir comment tu réagis en face d'elle. Tiens, l'apôtre Paul disait qu'il attend sa mort, parce qu'à travers la mort seule il se réunira avec le Christ sans les barrières de la chair et de la matière. Et il ajoute : « Mais il vaut mieux pour vous que je reste parmi les vivants, aussi vais-je vivre encore... » Voilà la limite. Si nous songions vraiment à une rencontre vivante avec Dieu, non à une rencontre à travers la foi, à travers les épreuves du moment, mais à une intimité permanente avec lui, nous pourrions rêver à la mort, avoir soif d'elle, tout en étant prêts à ne pas mourir à *cause* du Christ.

P. S. : Et comment peut-on transmettre cette manière d'être ?

M. A. : Tu vois, pour transmettre quoi que ce soit, il faut d'abord le porter en soi. J'insiste sur cet aspect des choses, que nous soyons chrétiens ou non, parce que c'est le critère de notre attitude envers notre propre mort et envers la mort des êtres qui nous sont chers. Si quelqu'un a quelque peu mûri, ou s'il est dans un processus qui le mène à la maturité, il peut dire : « Oui, c'est une perte terrible, mais il vous a quittés pour aller à Dieu qui l'a aimé au point de le tirer du néant, et maintenant l'a appelé auprès de Lui, pour ne plus le séparer de Lui. Et si vous voulez que la mort de votre parent ne soit pas une séparation, vous devez vous transporter par la prière, par votre esprit, par votre expérience, dans le monde divin. Dieu vous a montré le chemin que vous devez emprunter. Si vous voulez être avec votre parent, vous devez vous trouver là où il est, c'est-à-dire avec Dieu » (je ne dis pas, bien sûr, qu'il faille exprimer cette pensée de manière si tranchée).

Par ailleurs, une chose qui aide ceux qui viennent de perdre un proche c'est notre office pour les morts ([pannykhida](#)). On y trouve les états d'âme les plus divers. Saint Théophane le Reclus commença un jour l'office par ces paroles : « Frères et sœurs, pleurons, parce que celui que nous aimions est parti, mais pleurons comme des êtres de foi... » Nous pleurons un mort parce que l'homme n'a pas été créé pour mourir — il a été créé pour la vie éternelle. La mort est entrée dans la vie après que l'homme se fut détourné de Dieu, voilà pourquoi la mort en tant que telle est une tragédie. Vue sous un autre aspect, elle est une libération. S'il nous fallait vivre, sans jamais mourir, dans cette vie terrestre bien limitée que nous connaissons, ce serait un cauchemar épouvantable. Voilà pourquoi dans cet office pour les morts on répète les paroles du psaume : « Bienheureux le chemin que tu empruntes aujourd'hui, âme, parce qu'un lieu de repos t'a été préparé... » Ces paroles s'adressent, au nom de l'Église, au défunt autant qu'à ceux qui les écoutent. Et il y a toute une série de passages dans l'office où le mort semble dire : *ne pleurez pas sur moi...*

LA MORT

Causeries dans la paroisse de Londres avril-mai 1984

On m'a demandé de dire quelques mots sur la mort, sur la façon de s'y préparer, comment il est possible de penser à elle et d'aller à sa rencontre. En guise de conclusion, j'aimerais parler de quelques rites de l'Église orthodoxe liés à la mort, de ce qui se passe avec le corps du défunt et de notre attitude vis-à-vis de ce corps qui a accompagné l'âme dans tout ce qu'elle faisait.

La mémoire de la mort

Pour commencer, j'aimerais m'efforcer de dissiper une attitude envers la mort qui est répandue chez les hommes d'aujourd'hui : peur, répulsion, sentiment que la mort est le pire de ce qui peut nous arriver et qu'il faut essayer de toutes ses forces de survivre, même si cette survie ne rappelle que très peu la vie véritable.

Dans l'antiquité, lorsque les chrétiens étaient plus proches de leurs racines païennes ainsi que de l'expérience poignante, bouleversante de leur conversion et de la révélation en Christ et à travers Lui du Dieu vivant, ils parlaient de la mort comme de la naissance à la vie éternelle. La mort était conçue non comme un achèvement, non comme une défaite définitive, mais comme un commencement. La vie était envisagée comme la voie menant à l'éternité, dans laquelle on ne pouvait entrer qu'à travers les portes ouvertes de la mort. Voilà pourquoi, si souvent, les premiers chrétiens cultivaient entre eux le souvenir de la mort par ces mots : garde le souvenir de la mort ; voilà pourquoi dans les prières que nous a léguées Jean Chrysostome comme un précieux héritage, il y a des passages où nous demandons à Dieu de nous donner *le souvenir de la mort*. Lorsque l'homme d'aujourd'hui entend des paroles semblables, il réagit habituellement avec dégoût, avec aversion. Ces paroles signifient-elles que nous devons garder le souvenir de la mort comme une épée de Damoclès, suspendue au-dessus de nous par un fil, que la fête de la vie peut prendre fin à n'importe quel moment de manière tragique et cruelle? Sont-elles là pour nous rappeler que toute joie vécue par nous ne manquera pas de passer? Est-ce qu'elles signifient que nous nous efforçons d'assombrir la lumière de chaque jour par la peur de la mort à venir ?

Tel n'était pas le sentiment des premiers chrétiens. Ils percevaient la mort comme un moment décisif où prend fin le temps de l'action sur terre et où, par conséquent, il n'y a plus une minute à perdre ; il faut se dépêcher d'accomplir sur terre tout ce qui est en notre pouvoir. Et le but de la vie, dans l'esprit des maîtres de la vie spirituelle, était de devenir cette personne authentique, telle que Dieu l'a pensée, de nous approcher dans la mesure de nos forces de ce que l'apôtre Paul appelle la pleine croissance en Christ, de nous transformer, de la manière la plus achevée possible, en une pure image de Dieu. L'apôtre Paul dit dans une de ses épîtres que nous devons racheter le temps car les jours sont mauvais. Effectivement, le temps ne nous trompe-t-il pas ? Ne passons-nous pas les jours de notre vie comme si nous nous hâtions de griffonner négligemment le brouillon de cette vie, pour le réécrire un jour au propre ; comme si nous nous contentions de rassembler les matériaux en remettant à plus tard la construction proprement dite, qui doit être source de beauté, d'harmonie et de sens? Nous vivons ainsi d'une année sur l'autre, sans faire en plénitude et dans la perfection ce que nous pourrions accomplir, puis-qu'il est encore temps : cela peut attendre, nous le finirons plus tard, un jour nous mettrons tout cela au propre. Les années passent, nous ne faisons rien, non seulement parce que la mort vient nous faucher, mais parce qu'à chaque étape de la vie nous devenons incapables d'accomplir ce que nous aurions dû faire aux étapes précédentes. À l'âge adulte nous n'arrivons pas à faire rayonner en nous le contenu merveilleux en sa plénitude de la jeunesse et, la vieillesse une fois venue, nous ne parvenons pas à rendre témoignage devant Dieu et devant le monde de ce que nous avons vécu dans nos années de maturité. Il y a un

temps pour chaque chose, mais quand le temps s'est enfui il est certaines choses qu'il est impossible de réaliser.

Plus d'une fois j'ai cité ces paroles de Victor Hugo qu'il y a un feu dans les yeux de l'adolescent, et qu'il doit y avoir une lumière dans les yeux du vieillard. Une combustion vive ne tarde pas à s'éteindre, vient le temps où nous devons être lumière, mais il n'est alors plus temps d'accomplir ce qui aurait pu se faire à l'époque de la combustion. Les jours sont mauvais, le temps est trompeur. Et lorsqu'il est dit que nous devons garder la mémoire de la mort, ce n'est pas pour que nous ayons peur de la vie, mais pour que nous vivions avec toute l'intensité dont nous sommes capables et prenions conscience que chaque instant est pour nous un instant unique. Chaque moment de notre vie doit être porté à sa perfection, doit être non le creux mais la crête de la vague, non une défaite mais une victoire. Et lorsque je parle de défaite ou de victoire, je n'ai pas en vue un succès extérieur ou son absence. J'ai en vue le devenir, la croissance, la capacité d'être en perfection et en plénitude ce que nous sommes au moment présent.

Le prix du temps

Pensez de quelle qualité serait chaque instant de notre vie si nous savions qu'il peut être le dernier, qu'il nous est donné pour atteindre quelque perfection, que les paroles que nous prononçons sont nos dernières paroles, et doivent par conséquent exprimer toute la beauté, toute la sagesse, tout le savoir, mais aussi et en premier lieu tout l'amour que nous avons acquis au long de notre vie, que celle-ci ait été brève ou qu'elle ait été longue. Quel pourrait bien être notre comportement avec les autres si l'instant présent était le seul instant à notre disposition, et si cet instant devait exprimer, incarner tout notre amour et toute notre sollicitude ? Nous vivrions dans une intensité et une profondeur qui, autrement, nous seraient inaccessibles. Nous avons rarement conscience de ce que représente un véritable instant. Nous allons du passé au futur et ne vivons pas le moment présent dans sa réalité et sa plénitude.

Dans son journal, Dostoïevski raconte comment, le jour où il fut condamné à la peine de mort, il se tenait debout devant le lieu d'exécution et jetait des regards autour de lui. Comme la lumière était splendide, comme l'air qu'il respirait était merveilleux, comme le monde autour de lui était beau, comme chaque instant était précieux tant qu'il restait en vie, tout en se tenant au seuil de la mort. « Oh ! dit-il en cette minute, si l'on m'accordait la vie, je n'en perdrais pas un seul instant !... » La vie lui fut accordée, mais que d'instant de cette vie furent perdus ! Si nous avons une pleine conscience de ces choses, comment nous comporterions-nous les uns avec les autres, ou encore avec nous-mêmes ? Si je savais, si vous saviez que la personne avec qui vous parlez peut mourir tout d'un coup, et que le son de votre voix, la signification de vos paroles, vos gestes, votre attitude envers elle, vos propos seront les dernières choses qu'elle percevra et emportera dans l'éternité, avec quelle attention, avec quelle sollicitude, avec quel amour vous vous comporteriez !... L'expérience montre que, en face de la mort, toute offense, toute affliction, toute répulsion réciproque s'effacent. La mort est une chose beaucoup trop grande à côté de ce qui devrait nous paraître insignifiant même à l'échelle de notre vie éphémère.

Vus sous cet angle la mort, la pensée, le souvenir de la mort — voilà les seules choses qui donnent à la vie son sens le plus élevé. Vivre au niveau des exigences de la mort signifie vivre de telle sorte que la mort puisse venir à n'importe quel moment, et nous surprendre sur la crête de la vague et non en son creux, de telle sorte que nos ultimes paroles ne soient pas des paroles vaines, et notre geste ultime un geste futile. Ceux d'entre nous à qui il a été donné de vivre un certain temps avec un agonisant, avec quelqu'un qui a eu conscience, comme ce fut notre cas, de l'imminence de la mort, ont sans doute compris tout le sens que cette présence de la mort pouvait avoir dans leurs relations mutuelles. Elle donne à entendre que chaque parole doit contenir toute la vénération, toute la beauté, toute l'harmonie et l'amour qui, en quelque sorte, sommeillaient dans ces relations. Elle donne à entendre que rien n'est

vraiment insignifiant, parce que la moindre chose, si petite soit-elle, peut être l'expression de l'amour ou de sa négation.

Souvenirs personnels : la mort de ma mère

Pendant trois ans ma mère a souffert du cancer qui l'emporta. On l'opéra, sans succès. Le docteur m'en informa et ajouta : « Mais, bien sûr, vous ne direz rien à votre mère ». Je répondis : « Bien sûr que si, je le lui dirai ». Et je le fis. Je me souviens de m'être approché d'elle et de lui avoir dit que le docteur avait téléphoné pour m'annoncer que l'opération n'avait pas réussi. Nous sommes restés en silence, puis ma mère m'a dit : « Ainsi, je vais mourir ». Je répondis : « Oui ». Puis nous restâmes dans un profond silence, échangeant ce que nous ressentions sans dire mot. Il me semble que nous n'avons en rien cherché à « examiner » la situation. Nous étions en face d'un intrus qui était entré dans la vie et avait tout bouleversé. Ce n'était pas un fantôme, ce n'était pas le mal, ce n'était pas l'épouvante. C'était quelque chose de définitif, qu'il nous fallait accueillir, sans savoir encore ce qu'il en sortirait. Nous restâmes tous deux sans prononcer une parole aussi longtemps que l'exigeaient nos sentiments. Puis la vie reprit son cours.

Finalement il se produisit deux choses. D'abord, à aucun moment ni ma mère ni moi-même ne fûmes enlisés dans le mensonge, obligés de jouer la comédie, ni ne restâmes sans secours. Jamais je ne fus contraint d'entrer dans la chambre de ma mère avec un sourire où pouvait se lire le mensonge, ou avec des paroles qui sonnaient faux. À aucun moment il ne m'est arrivé de feindre, comme si la vie triomphait, comme si la mort et la maladie reculaient, comme si notre situation était meilleure qu'elle n'était en réalité, alors que, nous le savions bien, tout cela aurait été pure dissimulation. À aucun moment nous ne fûmes privés d'un soutien mutuel. Certains jours ma mère sentait le besoin d'être soutenue ; alors elle appelait, j'arrivais et nous parlions de sa mort, de ma solitude. Elle avait un profond amour de la vie. Quelques jours avant de mourir, elle dit qu'elle était de taille à souffrir encore cent cinquante années, pourvu qu'elle puisse vivre. Elle aimait la beauté du printemps naissant ; elle chérissait nos relations. Notre séparation la remplissait de chagrin : « Oh, for the touch of a vanished hand, and the sound of a voice that is still... » (« Oh ! pouvoir la toucher cette main qui n'est plus, et entendre le son d'une voix qui s'est tue... ». Tennyson). Il arrivait, à d'autres moments, que la douleur de la séparation m'était insupportable ; alors je venais, nous en causions, et ma mère m'apportait son soutien et me consolait de sa mort.

Nos relations étaient profondes et vraies, il n'y avait pas en elles l'ombre d'un mensonge, et pour cette raison elles furent empreintes de vérité jusqu'au plus profond. Il y a également un autre aspect auquel j'ai déjà fait allusion. Parce que la mort était proche, parce que la mort pouvait survenir à n'importe quel moment, et qu'alors il aurait été trop tard pour réparer quoi que ce soit, tout devait à chaque instant exprimer de la façon la plus pleine et la plus parfaite la vénération et l'amour dont nos relations étaient imprégnées. La mort seule peut remplir de grandeur et de sens tout ce qui en apparence est mesquin et insignifiant. La manière d'apporter une tasse de thé sur un plateau, le geste d'arranger un coussin derrière le dos d'un malade, le son de sa propre voix, il n'y a rien qui ne puisse révéler la profondeur de nos relations. Si l'on perçoit une fausse note, si une fêlure apparaît, si quelque chose vient rompre l'harmonie, nous devons y remédier sur-le-champ, le moindre doute peut être funeste, la moindre attente laisse passer le temps qui ne se rattrape pas. Encore une fois tout nous met face à la vérité de la vie avec une telle intensité, avec une telle clarté, que rien d'autre ne saurait nous le donner.

Trop tard?

Ce que nous évoquons est de la plus haute importance, et peut affecter notre rapport à la mort. La mort nous lance un défi ; il nous permet de croître à notre pleine mesure, guidés par une aspiration constante à être entièrement ce qu'il nous est possible d'être, sans avoir le moindre espoir de nous améliorer plus tard si nous ne nous efforçons pas, dès aujourd'hui,

d'agir comme nous devons le faire. Encore une fois Dostoïevski évoquant l'enfer dans *Les frères Karamazov* dit que l'on peut désigner l'enfer avec ces deux mots : « Trop tard ! ». Seule la mémoire de la mort peut nous permettre de vivre de façon à ne jamais nous heurter à ces mots terribles, d'une effrayante évidence : trop tard. Il est trop tard pour prononcer les paroles que l'on aurait pu dire, il est trop tard pour faire le geste qui aurait éclairé notre comportement. Cela ne signifie nullement qu'il faille abandonner toute velléité d'action, mais cette action s'accomplira autrement, elle sera alors chèrement payée, au prix d'un plus grand tourment de l'âme.

Voici un exemple pour illustrer ce propos. Il y a peu de temps est venu me voir un homme d'environ quatre-vingts ans. Il cherchait un conseil, parce qu'il ne pouvait plus supporter un supplice qui le torturait depuis soixante années. Pendant la guerre civile en Russie il avait tué la jeune fille qu'il aimait. Ils étaient profondément épris l'un de l'autre et s'apprêtaient à se marier, lorsqu'au cours d'une fusillade elle sortit inopinément et, par mégarde, il l'atteignit mortellement. Durant ces soixante années il lui fut impossible de trouver le repos. Il avait non seulement brisé un être qui lui était infiniment précieux, mais il avait brisé la vie même qui s'épanouissait en sa bien-aimée. Il avait prié, me dit-il, demandé pardon au Seigneur, s'était confessé, repenti, avait reçu l'absolution et la communion, avait accompli tout ce que lui dictait son imagination, ainsi que celle de ceux à qui il s'adressait, et malgré cela il ne put trouver le repos. Profondément saisi de compassion et de pitié, je lui dis : « Vous vous êtes adressé au Christ, que vous n'avez pas tué, aux prêtres, à qui vous n'avez fait aucun mal. Pourquoi n'avez-vous jamais pensé à vous adresser à la jeune fille que vous avez tuée ? » Il était stupéfait. N'est-

ce pas Dieu qui pardonne ? Lui seul peut absoudre les péchés des hommes sur terre... Sans doute, il en va ainsi. Mais je lui dis que si la jeune fille qu'il avait tuée lui pardonnait, si elle intercédait pour lui, alors Dieu lui-même ne pourrait rester sourd à son pardon. Je lui proposai de rester après les prières du soir et de raconter à cette jeune fille les souffrances de son âme au cours de ces soixante années, la dévastation de son cœur, les tourments endurés, de solliciter son pardon, ensuite de lui demander d'intercéder en sa faveur et, si elle lui avait pardonné, d'obtenir du Seigneur le repos de son cœur. Il fit ainsi, et il trouva le repos... Ce qui est resté en suspens sur terre peut trouver un dénouement. Ce dont on ne s'est pas acquitté sur terre, peut être pardonné plus tard, mais au prix de souffrances, de remords de conscience, de larmes et de tourments endurés pendant de longues années.

La mort comme séparation d'avec Dieu

Quand nous pensons à la mort, nous ne devons pas la considérer comme synonyme soit de triomphe soit d'affliction. L'image que Dieu nous donne dans la Bible est plus complexe. En bref : Dieu ne nous a pas créés pour mourir ou être anéantis. Il nous a créés pour la vie éternelle. Il nous a appelés à l'immortalité, non seulement à l'immortalité que donne la résurrection, mais à l'immortalité qui ne connaissait pas la mort. La mort s'est manifestée comme la conséquence du péché. Elle est apparue parce que l'homme a perdu Dieu, s'est détourné de Lui, s'est mis à explorer des voies où il lui serait possible de tout obtenir hormis Dieu. L'homme essaya d'acquérir par ses propres moyens la connaissance dont l'acquisition ne peut se faire que grâce au savoir et à la sagesse de Dieu. Au lieu de vivre en étroite union avec Dieu, l'homme a choisi l'égoïsme, l'autonomie. Un pasteur français en donne dans ses écrits peut-être une bonne image en disant que, au moment où l'homme se détourna de Dieu et se mit à contempler l'infini qui s'étalait devant lui, Dieu disparut à ses yeux, et comme Dieu est l'unique source de la vie, il ne restait plus à l'homme qu'à mourir. Si nous nous tournons vers la Bible, nous y trouvons un trait saisissant, qui concerne le destin de l'humanité. La mort a fait irruption, mais elle n'a pas exercé son emprise sur l'humanité d'un seul coup. Quelle que fut, en chiffres objectifs, la durée de vie des premières grandes générations de patriarches, nous voyons que le nombre de leurs jours se réduit

progressivement. Il est dit quelque part dans la Bible que la mort a soumis l'humanité graduellement. Elle a surgi alors que la force de la vie n'était point épuisée ; mais au fur et à mesure que se succédaient les générations d'hommes mortels et pécheurs, elle ne cessait d'écourter la vie humaine. Oui, la mort est une tragédie. D'un côté elle est monstrueuse, elle ne devrait pas être. Elle est la conséquence de la perte de Dieu. Pourtant elle présente un autre aspect. Une séparation sans fin d'avec Dieu, des milliers et des milliers d'années vécues sans aucun espoir de voir prendre fin cette séparation d'avec Dieu, voilà qui aurait été plus épouvantable que l'anéantissement du corps humain et l'arrêt de ce cercle vicieux.

Il y a encore un aspect dans la mort : quelle que soit l'étroitesse de ses portes, seules ces portes nous permettent d'échapper à la séparation éternelle d'avec Dieu et d'avec la plénitude, seules elles nous permettent de nous arracher à cet infini créé et privé d'étendue, pour nous donner de participer à nouveau à la vie divine, et au bout du compte de communier à la nature divine. Voilà pourquoi l'apôtre Paul pouvait dire : « pour moi vivre, c'est Christ, et mourir m'est un gain, parce que vivant dans un corps je suis séparé du Christ... » Voilà pourquoi dans un autre passage il dit que pour lui mourir ne signifie pas se dépouiller de soi, se décharger du poids de la vie éphémère ; pour lui mourir signifie se revêtir d'éternité. La mort n'est pas une fin, mais un début. Cette porte s'ouvre et nous fait pénétrer dans l'espace de l'éternité, qui sans cela serait resté à jamais inaccessible si la mort ne nous avait affranchis de l'esclavage de la terre.

Une relation double

Dans notre relation à la mort doivent être présents deux aspects. Lorsque quelqu'un meurt, il est parfaitement légitime d'avoir le cœur brisé. Nous pouvons considérer avec effroi le fait que le péché a tué la personne que nous aimons. Nous pouvons refuser de voir dans la mort le mot de la fin, le dernier événement de la vie. Nous avons raison de pleurer un mort, parce que la mort ne devrait pas exister. L'être humain est tué par le mal. D'un autre côté, nous pouvons nous réjouir à son sujet, car une vie nouvelle a commencé pour lui, (ou pour elle), une vie libre, sans limites. Encore une fois, nous pouvons verser des larmes sur nous-mêmes, sur la perte que nous venons de subir, sur notre déréliction et en même temps nous devons apprendre ce que l'Ancien Testament commence déjà à entrevoir, à prédire, lorsqu'il dit : *l'amour est fort comme la mort*. L'amour, qui ne laisse pas s'obscurcir le souvenir de l'être cher, l'amour, qui n'admet pas d'évoquer nos relations avec l'être cher au temps passé : « Je t'aimais, nous étions si proches », mais s'exprime au présent : « Je t'aime, nous sommes si proches ».

Ainsi il y a dans la mort une complexité, voire même, pourrait-on dire, une dualité. Si nous sommes le peuple même du Christ, nous n'avons pas le droit, pour avoir été profondément meurtris par un deuil et être devenus orphelins selon l'ordre terrestre, de ne pas discerner la naissance du défunt à la vie éternelle. Dans la mort il y a une force vitale qui nous saisit nous aussi. Lorsque nous confessons que notre amour appartient au passé, cela signifie que nous croyons que la vie du défunt s'est arrêtée. Nous devons, dans ce cas avouer que nous sommes des incroyants, des sans-Dieu dans le sens le plus grossier du terme, et considérer toute la question sous un angle totalement différent. Si Dieu n'existe pas, si la vie éternelle n'existe pas, alors la mort qui survient est dépourvue de toute portée métaphysique. Il n'y a là rien que de très naturel. Les lois de la physique et de la chimie ont eu le dessus, la personne se trouve en état de décomposition dans le tourbillon des éléments naturels, elle n'est plus une personne, mais un simple fragment de la nature. Dans l'un ou l'autre cas nous devons prendre en compte honnêtement notre foi, ou son absence, prendre nettement position et nous comporter en conséquence.

Autres souvenirs personnels

Il est difficile, presque impossible, de parler des problèmes de vie et de mort avec détachement. Je vais donc m'exprimer en mon nom personnel, et cette note plus personnelle

n'agréera peut-être pas à tout le monde. Dans notre vie nous rencontrons la mort en premier lieu non comme un thème de réflexion (bien que cela se produise aussi), mais la plupart du temps à la suite de la perte de personnes qui nous sont proches, ou font partie de notre entourage. Une telle expérience indirecte de la mort nous sert de tremplin pour des méditations qui ne manqueront pas de s'enchaîner, sur le caractère inéluctable de notre propre mort, et notre manière de réagir en face d'elle. Aussi commencerai-je par donner quelques exemples sur la façon dont j'ai vécu la mort de certaines personnes ; cela éclairera peut-être ma propre attitude envers la mort.

Mon premier souvenir de la mort remonte à un temps très ancien, lorsque j'étais un jeune garçon en Perse. Un soir, nous fûmes invités, mes parents et moi, à visiter, selon les coutumes de l'hospitalité de l'époque, une roseraie célèbre par sa beauté. À notre arrivée, le maître de céans nous accueillit avec ses serviteurs. On nous promena dans ce jardin magnifique, une collation nous fut offerte et nous prîmes congé en ayant le sentiment d'avoir reçu l'hospitalité la plus chaleureuse, la plus cordiale, la moins guindée qui se puisse imaginer. Or nous apprîmes le lendemain seulement que, pendant que nous marchions avec notre hôte, admirions ses fleurs, étions invités à la collation, étions reçus avec toute la politesse de l'Orient, le fils de la maison, tué quelques heures auparavant, gisait dans une pièce. Cet épisode, en dépit de mon jeune âge, fit naître en moi le sentiment très fort de ce qu'est la vie et de ce qu'est la mort, et des devoirs que les vivants ont à remplir à l'égard des autres vivants, quelles que puissent être les circonstances.

Second souvenir. C'est un dialogue, à l'époque de la guerre civile ou de la fin de la Première guerre mondiale, entre deux jeunes filles ; le frère de l'une d'entre elles, qui était le fiancé de l'autre, venait d'être tué. La nouvelle était parvenue à la fiancée qui se rendit chez son amie, la sœur du jeune homme, et dit : « Réjouis-toi, ton frère est mort en héros, en luttant pour sa patrie ». De nouveau me fut révélée la grandeur de l'âme humaine, du courage, cette capacité de faire face non seulement au danger, à la souffrance, à la vie dans ses avatars et ses impasses, mais également à la mort dans son âpreté nue. Encore quelques souvenirs. Adolescent, je revenais un jour d'un camp d'été. Mon père vint à ma rencontre et exprima son inquiétude sur la façon dont s'était déroulé le camp. « J'avais peur, dit-il, qu'il ne t'arrive quelque chose ». Avec la légèreté de l'adolescence, je lui demandai : « Tu avais peur que je me casse une jambe ou me torde le cou ? » Il me répondit le plus sérieusement du monde, avec ce sourire discret qui lui était propre : « Non, cela n'aurait guère tiré à conséquence. J'avais peur que tu ne perdes l'intégrité de ton âme. » Il ajouta : « Rappelle-toi : que tu sois vivant ou mort, cela n'est pas si important. Une seule chose a réellement du prix, doit avoir du prix pour toi comme pour les autres : pour quelle raison vis-tu, et pour quelle cause es-tu prêt à mourir? ».

Ces paroles me montrèrent de nouveau comment évaluer la vie, me montrèrent ce que doit être la vie sous le rapport de la mort : un ultime appel pour apprendre à vivre (comme mon père me le dit une autre fois), vivre dans l'attente de sa mort personnelle comme un jeune homme attend sa fiancée, vivre dans l'attente de la mort comme on attend sa bien-aimée, vivre dans l'attente de l'ouverture de la porte. Si donc le Christ est la porte qui ouvre sur l'éternité, Il est notre mort. Ces propos devraient être médités bien plus profondément que je ne saurais le faire, mais je les ai vécus dans mon cœur avec une extrême intensité tout au long de la dernière Semaine Sainte. De cela nous trouvons confirmation dans le passage de l'épître aux Romains lu au cours d'un baptême, où il est dit que nous avons été ensevelis dans la mort du Christ, pour ressusciter avec Lui. Et dans un autre passage de la deuxième épître aux Corinthiens où il est dit que nous portons dans notre corps la mort du Christ. Il est la mort, et Il est la Vie et la Résurrection.

La mort du père

Encore une dernière image, la mort de mon père. C'était un homme paisible, de peu de paroles, nous nous parlions rarement. À Pâques il fut pris d'un malaise, s'allongea. J'étais assis auprès de lui, et pour la première fois de notre vie, nous causâmes dans une totale franchise. Ce n'étaient pas nos paroles qui importaient, mais notre ouverture d'esprit et de cœur. Les portes s'ouvrirent. Le silence était rempli de cette même ouverture et de cette même profondeur qu'il peut y avoir dans les paroles. Puis vint pour moi le moment de me retirer. Je pris congé de tous ceux qui se trouvaient dans la pièce, hormis mon père, parce que je sentais qu'après nous être rencontrés comme nous venions de le faire, nous ne pouvions plus nous séparer. Nous ne nous dîmes pas adieu, nous n'échangeâmes même pas un « au revoir », « à bientôt ». Nous nous étions rencontrés, et c'était pour toujours. Il mourut cette nuit-là. On m'annonça la nouvelle. Je revins de l'hôpital où je travaillais. Je me souviens d'être entré dans la chambre et d'avoir fermé derrière moi la porte. Et je ressentis la qualité et la profondeur d'un silence que l'on ne saurait simplement réduire à une absence de bruit, à une absence de son. C'était l'essence du silence, le silence que l'écrivain français Georges Bernanos a décrit dans un roman comme « le silence qui est en lui-même présence ». Et j'entendis ses propres mots : « Et l'on dit qu'il y a la mort... Quel mensonge ! ».

Assistance aux agonisants

Il y a différentes façons d'entrer en agonie. Je me rappelle un jeune soldat qui laissait derrière lui une femme, un enfant, une ferme. Il me dit : « Je mourrai aujourd'hui. J'ai de la peine de quitter ma femme, mais il n'y a rien à faire. J'ai tellement peur de mourir dans la solitude ». Je lui dis qu'il n'en irait pas ainsi : je resterais à son chevet, et tant qu'il en aurait les moyens il pourrait ouvrir les yeux et constater que j'étais près de lui, ou bien bavarder avec moi. Ensuite, il pourrait me prendre la main et de temps à autre la serrer, pour se convaincre que j'étais là. C'est ce que nous fîmes, et il partit en paix. La solitude lui avait été épargnée à l'heure de sa mort. Il peut arriver que Dieu envoie à quelqu'un une mort solitaire, mais cela ne signifie pas qu'il est abandonné. C'est une solitude en présence de Dieu, dans la certitude que personne ne fera irruption de manière irréfléchie, dramatique, ni ne communiquera son angoisse, sa peur, son désespoir à l'âme, qui pourra en pleine liberté faire son entrée dans l'éternité.

Mon dernier exemple concerne un jeune homme à qui l'on avait demandé de passer la nuit au chevet d'une femme âgée moribonde. Elle n'avait jamais cru en quoi que ce soit hormis le monde matériel qu'il lui fallait quitter maintenant. Le jeune homme arriva auprès d'elle le soir, elle ne réagissait déjà plus au monde extérieur. Il s'assit à son chevet et se mit à prier. Il pria du mieux qu'il put, en s'aidant des paroles des prières, dans un silence religieux, dans un sentiment de vénération, de compassion, non dénué d'un profond embarras.

Que se passa-t-il chez cette femme qui allait pénétrer dans un monde qu'elle avait toujours nié, dont elle n'avait jamais eu la perception ? Elle appartenait à la terre, comment pourrait-elle avoir accès au ciel ? Et voilà ce qu'il a été donné au jeune homme de vivre, ce qu'il a cru comprendre, au cours de ce tête-à-tête avec la vieille dame envers qui il se sentait plein de compassion et quelque peu perplexe. Au début, l'agonisante gisait paisiblement. Ensuite, à travers ses paroles, ses exclamations, ses mouvements, il lui parut évident qu'elle voyait quelque chose ; à en juger par ce qu'elle disait, elle voyait des êtres ténébreux ; à son chevet accouraient en foule les forces du mal, elles grouillaient autour d'elle en jurant qu'elle leur appartenait. Elles se maintenaient au ras de terre, car ce sont des créatures déchues. Soudain la vieille femme se retourna et dit qu'elle voyait une lumière, que les ténèbres qui l'enserraient de toutes parts et les êtres malfaisants qui la cernaient se retiraient peu à peu, alors lui apparurent des êtres lumineux. Elle cria grâce. Elle dit : « Je ne suis pas des vôtres, mais sauvez-moi ! » Quelques instants plus tard elle proféra : « Je vois la lumière ». Et sur ces paroles elle expira. Ces exemples permettent de comprendre pourquoi mon attitude envers la mort peut paraître dictée par un parti pris, pourquoi je vois en elle la gloire et pas seulement

l'affliction et la perte. Je vois et l'affliction et la perte. Les exemples donnés ont trait à une mort subite, inattendue, une mort qui se glisse comme une voleuse au milieu de la nuit. D'ordinaire cela ne se passe pas ainsi. Mais s'il nous arrive de rencontrer des cas pareils, nous comprenons à n'en pas douter, comment on peut en même temps, malgré la douleur cuisante qui tenaille le cœur, se réjouir, et comment il est possible, lors des funérailles, de proclamer : « Bienheureuse la voie où tu marches aujourd'hui, ô âme, car un séjour de repos t'a été préparé... » et pourquoi, un peu avant dans ce même office, nous disons, en reprenant les paroles du psalmiste qui s'appliquent au défunt : « *Que mon âme vive et elle te louera, Seigneur...* ».

Le vieillissement

Plus souvent qu'à la mort subite, nous avons affaire à la maladie de longue ou de courte durée qui mène à la mort, ou à la vieillesse qui petit à petit nous entraîne soit vers la tombe soit, selon le point de vue adopté, vers la libération. La libération est la rencontre ultime à laquelle chacun d'entre nous, consciemment ou non, aspire de tout son être durant toute sa vie terrestre, la rencontre face à face avec le Dieu vivant, avec la Vie éternelle et notre union avec Lui. Et cette période de maladie ou cette avancée dans la vieillesse, nous devons les accueillir et les déchiffrer avec notre intelligence.

Une des tragédies de la vie, source d'afflictions et de tourments de l'âme, c'est de voir comment un être aimé **souffre**, perd ses capacités physiques et mentales, perd cette qualité précieuse entre toutes: la clarté d'esprit, la capacité de réagir devant la vie, une certaine sensibilité envers l'existence, etc... Bien souvent nous cherchons à reculer l'échéance, à l'éluder. Nous fermons les yeux pour ne pas voir, car il nous est terrible de voir et de prévoir. Et au bout du compte la mort est là, elle surgit à l'improviste, elle recèle non seulement la crainte de ce qui arrive comme la foudre — je l'ai déjà évoqué —, mais elle recèle en outre l'angoisse d'être frappé au défaut même de notre cuirasse, parce que la douleur, la peur, l'angoisse ont grandi, se sont renforcées à l'intérieur de nous, et nous nous sommes refusés à leur donner libre cours, nous nous sommes refusés à acquérir une maturité spirituelle. Et le coup est plus douloureux, plus destructeur que face à une mort subite, parce que, au-delà de l'angoisse, au-delà du chagrin de la perte, il fait remonter avec lui nos remords, les jugements que nous portons sur nous-mêmes pour n'avoir pas fait tout ce qui était en notre pouvoir. Nous ne l'avons pas fait parce que nous aurions été contraints de nous montrer véridiques, de nous montrer honnêtes, sans nous cacher à nous-mêmes, sans cacher à l'être vieillissant ou agonisant, que la mort ouvre peu à peu une porte, que cette porte s'ouvrira un jour toute grande, et que l'être que nous aimons devra passer par elle, sans même se retourner. Chaque fois que nous voyons poindre devant nous la menace de la perte d'un de nos proches, il est de la plus haute importance de faire face à cette menace, dès le début, dans la plus grande sérénité, tout comme nous faisons face à une personne encore vivante de notre entourage. Aux pensées sur la mort imminente s'oppose la réalité de la présence vivante. Nous pouvons toujours faire fond sur cette présence bien réelle, et en même temps percevoir de plus en plus clairement tous les aspects de la perte qui fond sur nous. C'est cet équilibre entre la certitude du réel et la fragilité de la pensée, qui nous permet de nous préparer à la mort de ceux qui nous sont chers.

La vie éternelle

Comme je l'ai dit, une telle préparation à la mort engendre un comportement particulier envers elle, fait d'une part d'un sentiment d'horreur, de souffrance devant la perte d'un être cher, et d'autre part d'une prise de conscience que la mort est la porte ouvrant sur la vie éternelle. Il est essentiel de ne pas laisser la peur ériger des murs entre nous et celui qui va mourir, d'éliminer ce qui peut entraver notre relation. Sinon, le malade se sent rejeté dans la solitude, condamné à l'abandon, et il sera amené à lutter contre la mort et contre tout ce qu'elle représente pour lui sans l'aide d'aucun appui, d'aucune compréhension. C'est aussi ce mur qui

nous empêche de faire tout ce qui serait en notre pouvoir pour effacer toute douleur, tout remords de conscience, tout sentiment de désespoir. Il n'est pas possible de dire à quelqu'un : « Tu sais, tu vas bientôt mourir... » Pour être en état d'accueillir la mort, il faut savoir que nous avons nos racines dans l'éternité, et le savoir non de manière théorique, mais être convaincus par l'expérience qu'il y a une vie éternelle. Aussi, lorsqu'apparaissent chez quelqu'un les premiers signes annonciateurs de la mort, il faut lui porter aide avec lucidité et opiniâtreté, avant qu'il n'entre dans ce mystère, lui révéler ce qu'est la vie éternelle, jusqu'à quel point il possède déjà cette vie éternelle, et dans quelle mesure la certitude de cette possession réduit à néant l'angoisse de la mort, non point le chagrin de la séparation, non point la douleur de savoir que la mort existe, mais précisément l'angoisse. À certaines personnes on peut dire : « La mort est à la porte ; allons ensemble jusqu'au seuil ; à travers cette expérience de l'agonie nous allons grandir ensemble. Et nous communierons ensemble à l'éternité dans la mesure impartie à chacun d'entre nous ».

Cette préparation à la mort, j'aimerais l'éclairer par un exemple. Il y a trente ans, arriva à l'hôpital un homme qui semblait souffrir d'une affection bénigne. Après examen, il s'avéra qu'il avait en fait un cancer inopérable et incurable. On l'annonça à sa sœur et à moi, à lui on ne dit rien. Je me rendis à son chevet. Cet homme, en pleine force, solidement bâti, plein de vitalité, allongé sur le lit, me dit : « Quand je pense à tout ce que j'ai à faire encore dans ma vie ! Et me voilà cloué au lit, et on ne peut même pas me dire combien de temps cela va durer ». Je répondis : « Combien de fois m'avez-vous dit que vous rêviez à la possibilité d'arrêter le temps, de façon à pouvoir *être* au lieu de *faire*. Vous n'y êtes jamais parvenu. Dieu l'a fait pour vous. Pour vous l'heure est venue d'être ». Et, mis en face de la nécessité d'être dans un état de vie que l'on pourrait qualifier de pleinement contemplatif, il demanda avec embarras : « Mais comment y parvenir ? ». Je lui indiquai que la maladie et la mort ne dépendent pas seulement de causes physiques, comme les bactéries ou la pathologie, mais aussi de tout ce qui sape notre force vitale intérieure, de ce que l'on peut appeler les pensées et les sentiments négatifs, de tout ce qui mine notre force vitale intérieure et ne laisse pas s'épancher le courant limpide de la vie. Je lui proposai de réparer, à l'extérieur comme à l'intérieur de lui-même, tout ce qu'il avait « raté » dans ses relations avec autrui, avec lui-même, avec les événements de sa vie, en commençant par le moment présent. Lorsque tout serait redressé dans sa vie actuelle, il devrait s'enfoncer toujours plus loin dans le passé en se réconciliant avec tout et avec tous, en dénouant chaque nœud, en se remémorant tout le mal accompli, en faisant la paix dans le repentir et l'action de grâce avec tout ce qui s'était passé dans sa vie. Et cette vie-là avait été bien chargée. Alors, mois après mois, jour après jour, nous parcourûmes ce chemin. Il se réconcilia avec tout ce qu'il y avait eu dans sa vie. Je me souviens que, parvenu à l'article de la mort, couché sur son lit et trop faible pour tenir lui-même la cuillère, il me dit avec un regard rayonnant : « Mon corps a presque cessé de vivre, mais je ne me suis jamais senti aussi intensément vivant que maintenant ». Il avait découvert que la vie n'est pas seulement tributaire du corps, que lui-même n'était pas seulement un corps, bien que son corps fût lui-même ; il avait mis à jour au fond de lui quelque chose de bien réel, que la mort du corps ne pouvait pas anéantir.

Cet accompagnement revêt une importance capitale, je tenais à le rappeler, parce que nous devons ainsi nous comporter sans cesse, tout au long de notre vie, si nous voulons sentir la force de la vie éternelle en nous et ne pas nous effrayer de ce qui peut advenir dans cette vie éphémère qui est la nôtre. Il est impossible de faire l'expérience du processus de l'agonie, parce que nous ne sommes pas en état de concevoir en quoi il consiste. Mais nous pouvons faire appel à l'expérience de ceux qui ont fréquenté les mourants.

L'accueil de la mort dans l'enfance

Le rendez-vous avec notre propre mort, nous le vivons de manières très diverses, en fonction de notre âge et des circonstances de la vie. Pensez aux enfants qui entendent le mot «

mort ». Certains d'entre eux peuvent avoir d'elle une représentation confuse ; d'autres ont peut-être perdu l'un de leurs parents, ou les deux, et ont souffert d'être orphelins. Ils ont eu conscience de la perte, mais non de la mort elle-même. La plupart des enfants, en tout cas les garçons, à une période ou une autre de leur vie, jouent à se faire la guerre. « Je t'ai tué, tu es mort, tombe ! ». L'enfant tombe, et il sait que, de son point de vue à lui, tout en étant protégé par les règles du jeu, il est mort ; cela signifie pour lui qu'il n'a pas le droit de prendre part au jeu, de courir, de bouger. Il doit rester allongé.

Autour de lui la vie continue, mais il ne lui appartient pas ; jusqu'au moment où, n'y tenant plus, il bondit sur ses pieds en criant : « J'en ai assez d'être mort, à ton tour maintenant ! » Ce type d'expérience est particulièrement important, car à travers lui l'enfant découvre qu'il peut se trouver en dehors de la vie ; d'autre part, cette découverte se fait au cours d'un jeu, il est protégé par la situation ludique. À tout moment il peut mettre fin à ce simulacre de mort par accord tacite, mais il lui en reste quelque chose.

Il y a bien des années, dans l'un de nos camps de jeunesse, il y avait un garçon extrêmement impressionnable qui vivait cette situation avec une telle intensité qu'il ne pouvait pas en supporter la tension. Je jouai avec lui une partie toute entière, me cachai, entrai dans la bataille, fus « tué » en même temps que lui, je partageais tout cela avec lui pour lui permettre de vivre cette expérience qui à ses yeux n'était pas un jeu, car elle était trop réelle. Un enfant peut faire connaissance avec la mort dans toute sa laideur, cela pourra le mutiler ou, à l'inverse, le fera réagir sagement et paisiblement, comme nous le montre l'exemple suivant, qui raconte un fait réel et non une parabole. Une grand-mère tendrement aimée venait de mourir à la suite d'une longue et pénible maladie. On me demanda de venir et, en arrivant, je m'aperçus qu'on avait éloigné les enfants. Je m'en inquiétai, les parents répondirent : « Nous ne pouvions admettre que les enfants restent dans la même maison qu'une morte ». — « Mais pourquoi ? » — « Ils savent ce qu'est la mort » — « Et que savent-ils donc sur la mort ? », demandai-je. « Ces jours derniers, ils ont trouvé dans le jardin un petit lapin égorgé par des chats, ils ont donc bien vu ce qu'est la mort ». Je leur dis que si les enfants se forgeaient une telle image de la mort ils étaient condamnés durant toute leur vie à en garder un sentiment d'épouvante. À chaque rappel de la mort, à chaque cérémonie d'enterrement, devant un cercueil, ils auront le sentiment que cette boîte en bois renferme une épouvante indicible... Après une longue discussion, après que les parents m'eurent dit que les enfants recevraient inmanquablement un choc psychologique si on leur permettait d'aller voir leur grand-mère, et que j'en prenais la responsabilité, j'amenai les enfants. Leur première question fut : « Qu'est-il arrivé à grand-mère ? » Je leur dis : « Vous lui avez souvent entendu dire combien il lui tardait d'aller rejoindre grand-père au Royaume de Dieu, où il est allé avant elle. C'est ce qui vient de se passer ». — « Alors elle est heureuse ? » demanda l'un des enfants. Je répondis : « Oui ». Puis nous entrâmes dans la chambre où reposait la grand-mère. Il y régnait un merveilleux silence. Une femme âgée, dont le visage était depuis de nombreuses années déformé par la souffrance, gisait dans une paix et un repos absolus. Un des enfants dit : « C'est ça, la mort ! » Un autre ajouta : « Comme c'est merveilleux ! » Voilà deux façons d'exprimer ce qu'ils étaient en train de vivre. Laisserons-nous les enfants concevoir la mort à l'image d'un petit lapin déchiré par des chats dans un jardin, ou leur montrerons-nous le repos et la beauté de la mort ? Dans l'Église orthodoxe, on apporte à l'avance le mort à l'église, nous prions près du cercueil ouvert, autour de lui se pressent adultes et enfants. On ne doit absolument pas cacher la mort ; elle est simple, elle fait partie de la vie. Les enfants peuvent regarder le visage du mort et y sentir la paix. Au moment du congé nous l'embrassons. Il ne faut pas oublier de prévenir un enfant que le front qui d'habitude était chaud, lui apparaîtra froid au moment du baiser. On peut lui dire : « C'est la marque de la mort. La vie s'accompagne de chaleur, la mort est froide ». Alors l'enfant n'aura pas peur, parce qu'il a

l'expérience du chaud et du froid; l'un et l'autre ont leur propre caractéristique et leur signification.

La mort violente

Plus tard, après avoir reçu ces premières impressions et en fonction d'elles, nous rencontrons la mort. Dans notre enfance, dans notre adolescence, nous pouvons être confrontés tragiquement à la mort violente, qu'il s'agisse d'un accident ou d'une guerre. Je me souviens d'un adolescent qui, pas une seule fois dans sa vie, n'avait pensé à la mort. Il avait un ami qui s'était tué en roulant à vive allure sur une motocyclette. Il vint me voir et me dit qu'en voyant la conséquence de cet acte de folie, le corps mutilé et déchiqueté du garçon, il s'était pris à réfléchir. Qu'est-ce qui lui était venu à l'esprit ? Il avait pensé ceci, qui me paraissait *non sequitur*, sans lien avec l'accident : Si je ne cherche pas et n'atteins pas la sainteté, je vole Dieu, je le prive de Sa gloire et je dépossède mon prochain de ce qui lui revient de droit. La mort grossière, cruelle, hideuse, dont il avait été le témoin, l'avait confronté aux valeurs éternelles, absolues, qu'il portait en lui, mais qui étaient toujours restées en sommeil, inertes, intactes.

À la guerre, la mort peut être abordée tantôt avec effroi, tantôt avec un sentiment d'exaltation. Mais nombreux sont ceux qui font l'expérience de la mort à un âge ou dans un état d'esprit qui ne les avait nullement préparés à l'affronter. Voilà un corps jeune et robuste, prémuni contre tout germe de mort, placé subitement devant la probabilité, voire la fatalité de la mort. Les réactions peuvent être très diverses ; beaucoup de choses dépendent des motifs pour lesquels l'homme se bat : est-ce qu'il combat par conviction ou à contrecœur, par nécessité ou de bon gré ? Son comportement devant la mort est déterminé non par la grandeur de la cause qu'il défend, mais en fonction du dévouement plus ou moins profond avec lequel il se donne à cette cause où son cœur est engagé, et pour laquelle il est prêt à donner sa vie.

Je me souviens de deux jeunes soldats allemands en 1940. Ils étaient couverts de blessures et agonisaient. Je m'approchai et demandai à l'un d'eux : « Avez-vous très mal ? » Il me fixa d'un regard éteint et répondit : « Je ne souffre pas. Nous vous battons... » Il pouvait rendre l'âme dans la conviction d'agir dans son bon droit. De mon point de vue, ce n'était pas le cas, mais il ne s'agit pas de cela, cet homme s'était voué de tout son cœur à ses convictions.

La perte de proches

Comme nous l'avons vu, notre premier contact, qui peut être durable, avec la mort se fait lorsque nous perdons des proches. Arrêtons-nous un peu sur ce point car, si nous nous exerçons à comprendre la mort des autres, son action en eux, son action en nous à travers les émotions que nous procure cette mort d'autrui, nous serons capables de la regarder en face, et en fin de compte d'affronter notre propre mort d'abord comme une possibilité, ou plus précisément comme un événement inéluctable, encore si éloigné dans le temps que nous ne comptons pas avec lui, et ensuite comme un événement pleinement réel qui se rapproche de nous.

Se sentir orphelin

J'ai déjà indiqué que l'un des problèmes qui se posent à nous lorsque nous venons de perdre une personne proche, c'est un grave sentiment de solitude, d'abandon de la part de quelqu'un qui, à l'exclusion de tout autre, avait pour nous de l'importance, qui remplissait tout notre espace, tout notre temps, tout notre cœur. Même s'il n'occupait pas toute la place dans notre cœur, le défunt laisse derrière lui un vide immense. Tant qu'une personne est malade, toutes nos pensées vont vers elle, elle est notre unique souci. Nous coordonnons nos actions dans un seul but. Une fois qu'elle est morte, ceux qui restent ont bien souvent l'impression que leur activité a perdu son sens, et ne possède plus d'objectif immédiat, de centre, d'orientation ; la vie qui, en dépit de son poids de souffrances, coulait à flots, devient un vrai borborygme. La solitude signifie également qu'il n'y a personne à qui adresser la parole, à écouter, à qui prêter

attention, que personne ne répondra ni ne manifestera de réactions, et que nous non plus n'aurons personne à qui répondre et devant qui réagir. Cela signifie en outre que, très souvent, c'est seulement grâce au défunt que notre vie avait une certaine valeur. À ses yeux nos actions avaient une portée réelle, lui-même venait confirmer le sens de notre vie et de notre identité. Gabriel Marcel écrit quelque part : dire à quelqu'un : « Je t'aime », c'est lui dire : « Tu ne mourras jamais »... On peut prononcer ces paroles dans le cas d'une séparation provoquée par un deuil. Un être nous a quittés, et il n'y a plus personne pour confirmer la suprême valeur, l'ultime signification de ce que nous sommes. Il n'y a personne qui puisse nous dire : « Je t'aime », par conséquent nous perdons le sentiment d'être reconnus, confirmés pour l'éternité... Cela aussi il faut le voir en face, impossible de se dérober, de tourner le dos. Un grand vide s'est creusé, inutile de chercher à le combler artificiellement avec des petits riens inconsistants. Nous devons nous préparer à éprouver du chagrin, de l'angoisse, affronter les réactions de notre moi profond, les inévitables bonnes intentions, naïvement trompeuses, de notre entourage, qui ravivent notre chagrin et notre douleur en ne cessant de nous rappeler le disparu.

Il nous faut savoir que l'amour peut s'exprimer à travers la souffrance, et que si nous témoignons un amour sincère pour celui qui a quitté cette vie, nous devons nous préparer à l'aimer au tréfonds de notre chagrin et de notre douleur, tout comme nous l'aimions dans la joie, dans cette joie de vie commune où sa personne était reconnue. Nous devons nous armer de courage pour y parvenir, et ne pas cesser de regarder en face ces questions à une époque où tant de gens, pour échapper à la souffrance, se tournent vers les tranquillisants, vers l'alcool, vers toutes sortes de divertissements, avec pour seul but de s'oublier. Les mouvements de l'âme humaine peuvent être masqués, ils ne cessent d'être en activité, et si l'on n'y porte remède, la personne va vers sa ruine au lieu de progresser. ,

La vie d'un défunt prise comme exemple

Très fréquemment, ceux qui restent ont le sentiment que la perte qu'ils ont subie ne les concernait pas seulement eux, mais touchait un grand nombre de personnes dans l'entourage, qui se voient privées de l'intelligence, du cœur, de la volonté de quelqu'un dont le comportement était parfait, sans reproche. Qui a vu mourir l'un de ses proches, concentre son esprit sur cette perte.

Il convient de se rappeler cette chose primordiale que tout être vivant laisse derrière lui un exemple : exemple d'une vie honorable, ou exemple d'une vie indigne. Nous devons tirer des leçons de tous les vivants comme de tous les morts ; éviter le mal, marcher dans le bien. Tous ceux qui ont connu le disparu doivent réfléchir profondément à l'empreinte qu'il a laissée sur leur vie à eux, à la semence qui a été jetée et doit donner des fruits.

Il est dit dans l'Évangile que si le grain ne meurt il ne donnera pas de fruit, mais s'il meurt il donnera du fruit, trente, soixante ou cent fois plus. La mort peut à juste titre se révéler féconde, si nous réfléchissons attentivement à la vie du disparu avec tout notre cœur, notre esprit et en faisant appel à toute notre mémoire, en mettant en jeu toute notre sensibilité, dans la recherche de l'entière vérité. Ayons chacun le courage de prendre le glaive, ce glaive de Dieu, pour éloigner la lumière des ténèbres, pour séparer nettement l'ivraie du bon grain. Que tous ceux qui connurent le défunt rassemblent et apportent les fruits de sa vie, s'engagent à vivre en conformité avec l'image qu'il a donnée telle qu'elle a été perçue, et imitent tout ce qui mérite de l'être dans son existence.

Il va de soi qu'il y a en nous davantage de ténèbres que de lumière claire et radieuse. Mais la lumière brille dans les ténèbres, et cette lumière nous sommes appelés à la percevoir, à la séparer des ténèbres à l'intérieur de nous-mêmes, de sorte que le plus grand nombre possible autour de nous puisse vivre et produire les fruits de la vie. Au cours du service des funérailles, nous tenons des cierges allumés. Cela signifie, me semble-t-il, deux choses. L'une va de soi : nous proclamons la Résurrection, nous avons en main des cierges comme pendant

la nuit pascale. En même temps nous témoignons devant Dieu de ce que le défunt a apporté dans les ténèbres de notre monde ne serait-ce qu'un petit rayon de lumière. Cette lumière, nous la conserverons, nous l'entretenons, nous la multiplierons, nous la partagerons, pour qu'elle illumine un nombre toujours plus grand de personnes, que son éclat augmente trente, soixante ou cent fois plus. Et si nous décidons que notre vie sera le prolongement de tout ce qu'il y avait, chez le défunt, de noble, d'authentique et de saint, alors il n'aura pas vécu en vain, et nous aurons le sentiment que nous-mêmes ne vivons pas en vain. Nous ne vivons pas de l'espoir d'achever promptement notre vie, car nous aurons une tâche à accomplir. Prenons comme exemple ces paroles de l'apôtre Paul qui transcendent de beaucoup notre expérience : « Pour moi, la vie c'est le Christ, et la mort m'est un gain, parce que tant que je vis dans mon corps je suis séparé du Christ ; mais il est préférable pour vous que je vive... » Là où est notre trésor, là est notre cœur. Le trésor, pour Paul, c'était le Christ, la découverte la plus précieuse, le bien de son âme enflammée et puissante, tout l'amour de sa vie qui le faisait s'élaner vers le jour où il se revêtirait d'éternité. Il verrait alors comment Dieu le considère, il saurait comment il est connu de Lui, et il entrerait en union avec Lui, sans miroir terni entre lui et l'objet de son amour. D'autre part il savait que, fort de l'expérience dont il avait bénéficié, il pouvait apporter au monde un témoignage qui reste hors de la portée de ceux qui n'en parlent que par ouï-dire. Il était prêt à renoncer à cette rencontre à laquelle il aspirait, à renoncer à cette union vers laquelle il s'élançait, pour fournir son témoignage. Et son amour pour son peuple était grand au point de le faire s'écrier qu'il était prêt à renoncer au Christ à jamais s'il pouvait lui ouvrir la voie conduisant à Lui. Tout être vivant qui devient pour nous un trésor, une des plus précieuses acquisitions de notre cœur, peut, sans aller aussi loin que l'apôtre, être considéré dans cet esprit.

Le témoignage de notre vie

Et voici un autre aspect de ces choses. Nous sommes laissés en ce bas monde pour que tout ce que nous avons vu, entendu, vécu, puisse se multiplier, se répandre et devenir une nouvelle source de lumière sur terre. Et si nous pouvons dire en toute vérité, en toute sincérité, que le défunt représentait pour nous un trésor, alors notre cœur doit être là où est notre trésor, et nous devons vivre conjointement avec celui qui est entré dans l'éternité d'une vie plus pleine, plus profonde, dans cette même éternité. Là-bas seulement nous pourrions ne plus jamais être séparés. Cela signifie que, à mesure qu'un nombre toujours accru d'êtres aimés quitte cette terre pour entrer dans le repos immuable de la vie éternelle, nous devons sentir de plus en plus que nous appartenons à ce monde de là-bas, pleinement, totalement, que ses valeurs se muent peu à peu en nos valeurs. Si l'un de ces êtres aimés porte le nom du Seigneur Jésus-Christ, s'il est, Lui, un de nos plus grands trésors, alors, à l'instar de l'apôtre Paul, nous pourrions en toute vérité et tout en étant encore sur terre, nous élaner pleinement, de tout notre cœur, de tout notre esprit, de tout notre corps, vers ce jour où nous pourrions nous unir à Lui sans plus jamais être séparés de Lui.

La voie de la réconciliation

Il y a des prières pour ceux qui vont mourir, des rituels utilisés pour la préparation au trépas. En premier lieu cette préparation consiste à se détourner de l'éphémère au profit de l'éternel. Avant sa mort, saint Séraphim de Sarov disait : « Dans mon corps je m'approche de la mort, mais dans mon esprit je suis comme un enfant nouveau-né, avec toute la nouveauté, toute la fraîcheur des commencements et non de la fin... ». Ces mots signifient qu'il est indispensable de se préparer à la mort par un processus de réconciliation sévère mais libérateur avec tout le monde. S'ouvre alors tout un chemin au long duquel nous faisons la paix, comme le dit, je crois, saint Isaac le Syrien, avec notre conscience, avec nos proches, avec toutes les circonstances de notre vie, avec le présent, le passé et même le futur, de telle sorte que la terre tout entière puisse nous dire : « Va en paix », et qu'à notre tour nous puissions dire à tout ce que la terre représentait pour nous : « Reste en paix, que viennent sur

toi la paix de Dieu et la bénédiction divine ». Il est impossible d'entrer dans l'éternité en étant empêtrés dans les liens de la haine, dans un état d'hostilité. Et si nous voulons y parvenir dans le court laps de temps que la mort prochaine nous laisse, il est très important de considérer toute notre vie comme une ascension, une montée vers l'éternité ; non comme un dépérissement mortel mais comme une élévation vers ce moment où nous franchirons les portes étroites de la mort qui ouvrent sur l'éternité, sans être prisonniers d'une vie éphémère, mais, comme le dit l'apôtre Paul, en étant revêtus d'éternité. Conformément à la tradition orthodoxe, durant les trois premiers jours qui suivent la mort, l'âme séjourne près de la terre, visite les lieux familiers, comme pour se rappeler tout ce que cette terre représentait pour elle. Ainsi l'âme prend congé de la terre et paraît devant Dieu en pleine conscience de tout ce qui lui était advenu. Ces trois jours font l'objet d'une attention particulière. Nous prions, célébrons des offices pour les morts, notre pensée se concentre sur la complexité des relations que nous avons entretenues avec le disparu. Nous avons aussi une tâche à accomplir. Nous devons dénouer tous les nœuds de notre âme. Nous devons être en état de dire à celui qui vient de mourir, du tréfonds de notre cœur, de tout notre être : « Pardonne-moi ! », et de dire également : « Je te pardonne, va en paix ».

Ainsi s'explique le vieux dicton : du mort on ne dit pas de mal. Si nous avons dit en toute vérité au défunt : « Je t'absous. Je me tiendrai devant Dieu avec mon pardon, que rien de ce qui a pu se passer entre nous ne se mette en travers de ton chemin vers la plénitude et la joie éternelle », comment alors serait-il possible de retourner en arrière, de raviver les mauvais souvenirs, les souvenirs amers ? Cela ne signifie pas que nous fermons les yeux sur la réalité, parce que s'il y a réellement eu du mal dans la vie du mort, s'il y a réellement eu des tensions entre lui et nous, nous devons d'autant plus prier Dieu de nous libérer tous deux, nous et le défunt, afin d'être en état d'entendre les paroles de pardon : « Va en paix », et de prononcer ces paroles dans un esprit de compréhension toujours plus profond, et dans une conscience toujours plus grande de notre liberté.

L'âme et le corps

Quant au problème de la réalité de la mort, tournons-nous maintenant vers les différents offices de l'Église orthodoxe qui lui sont consacrés. Dans la mesure où chacun peut les lire ou les connaître par expérience, je ne vais pas les analyser en détail, mais je relèverai quelques traits caractéristiques. Il y a d'abord deux offices que, sans nul doute, vous connaissez bien : ce court office en mémoire d'un défunt — la *panykhide* — et le service des funérailles. Il existe d'autres offices dans le rituel, moins connus : un canon lu, si possible, auprès d'un agonisant qui quitte ce monde dans des conditions difficiles ou pénibles ; l'enterrement d'un enfant ou celui d'un prêtre. Tous ces offices comportent des traits essentiels qui leur sont communs.

On y trouve deux aspects : le souci de l'âme et le souci du corps. Avec toutes les autres Eglises nous avons en commun le souci de prier pour l'âme d'un agonisant ou d'un défunt. Mais il me semble que l'orthodoxie accorde une sollicitude toute particulière au corps, sa façon de prendre soin du corps est étonnamment pleine de signification. Dans la *panykhide*, toute l'attention se concentre sur l'âme qui, maintenant, se trouve dans l'éternité face à face avec le Dieu vivant, et qui grandit dans la conscience toujours plus approfondie de Dieu, dans une communion toujours plus étroite avec Lui. Dans l'office des funérailles, à côté du souci de l'âme — elle n'est plus ici, mais en un certain sens elle est si près de la terre —, s'exprime un profond souci du corps.

La décomposition

Voici quelques mots sur le corps. À la lecture de l'office des funérailles, il est clair que le corps est considéré sous deux points de vue. D'un côté nous reconnaissons que ce corps est voué à la décomposition : « *Tu es terre et tu retourneras à la terre* ». La pensée de la décomposition fait très mal, voir celle-ci est très douloureuse. Je pense à l'instant à un fait

dont il m'est très difficile de parler; je l'ai évoqué une seule fois dans ma vie, quelques jours après l'enterrement de ma mère, ce fut la seule occasion où il me fut possible d'en faire état. Ma mère est morte un Vendredi Saint ; on l'enterra presque une semaine après. Le matin des funérailles, je descendis pour passer avec elle quelques ultimes minutes dans la chapelle de notre maison, et pour la première fois remarquai les signes de la décomposition sur ses mains et sur son visage. Je me sentis profondément blessé à l'idée que la décomposition touchait ces mains que j'aimais tant, ce visage que j'aimais tant.

Mon premier mouvement fut de me détourner et de ne pas regarder ; me détourner non de ma mère, mais m'éloigner de cette vision, de ces taches sombres qui se propageaient.

Ensuite, je sus qu'il y avait là la dernière chose qu'il me fallait voir, qu'il me fallait recevoir. Ce corps, qui m'était si cher, bientôt se désagrégerait. Ma mère me disait : « Si tu veux ne jamais me perdre, ne viens pas me rendre visite sur ma tombe. Bien sûr, ce qui restera de moi se trouvera là-bas, et tu pourras respecter ce lieu, en prendre soin, mais pour ce qui est de nous, retrouver, *dorénavant ce ne sera plus par l'intermédiaire du corps*; nous nous retrouverons en Dieu ». Je parlais de tout ceci dans une prédication à ma paroisse, et quelqu'un me reprocha ma brutalité et mon insensibilité. Mais je n'ai pu dire cela qu'à l'occasion de la mort de ma mère ; je n'aurais jamais pu le dire en parlant de la mort de la mère de qui que ce soit d'autre, ou de celle d'un de ses proches. Aujourd'hui j'y reviens, parce que dans notre relation avec un défunt nous devons réaliser un équilibre entre la perception du réel et la certitude de la foi, entre la vision de la décomposition et l'assurance de la vie éternelle, entre l'amour du lieu où gisent les restes d'un corps jadis aimé, et l'assurance que le lien, la communion se prolonge en Dieu dans toute l'éternité. Tel est le premier aspect de l'intérêt porté au corps. Nous trouvons des échos de cette douleur et de ce sentiment du tragique dans les différentes prières, dans les tropaires et kondakia, dans les stichères de Jean Damascène : le corps humain qui était appelé à la vie éternelle a été abattu par la mort qu'avait engendrée la perte de Dieu.

L'homme intégral

Parlant de l'homme intégral, les Saintes Écritures emploient à diverses reprises le mot « corps », « homme », ou « âme ». En vérité, entre le corps et l'âme, et même entre le corps et le vécu de l'âme, il existe un lien indissoluble. L'apôtre Paul l'évoque en ces termes : « *La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole du Christ* ». La parole est prononcée, elle peut être entendue par l'intermédiaire du corps : les lèvres de celui qui parle, les oreilles de celui qui écoute. Les paroles atteignent le cœur, atteignent l'esprit, atteignent la personne au plus profond d'elle-même, de sorte qu'une seule parole de Dieu peut bouleverser une vie. Nous savons bien à quel point les sensations de notre corps participent à tout ce qui se passe dans notre esprit, dans notre cœur.

Une mère exprime tout son amour envers son enfant en le touchant, en le caressant ; que de consolations peuvent se transmettre par le toucher d'une main, que d'amour, sous toutes ses formes, peut s'exprimer à travers le corps. De même, lorsque nous contemplons le corps d'un défunt nous ne voyons pas seulement une simple dépouille vide, comme bien des gens essayent de s'en persuader au moins en paroles, histoire de se consoler et d'effacer la douleur. Le corps n'est pas un vêtement dont nous pourrions simplement nous défaire. Ce corps est aussi réel que l'homme tout entier et son âme sont réels. C'est seulement dans l'unité du corps et de l'âme que se manifeste la totalité de la personne.

Saint Isaac le Syrien exprime cela d'une manière peut-être inattendue, et même stupéfiante. Il écrit que le destin éternel de l'homme ne peut être fixé avant la résurrection du corps, parce qu'il appartient au corps, à l'égal de l'âme, de choisir et de déterminer sa destinée éternelle. Le sens de ce propos nous reste caché, nous ne sommes pas capables de nous représenter comment cela peut se faire. Pourtant il est possible de dire que moi c'est mon corps tout comme mon âme. On ne peut prendre en considération la personne que dans son

intégrité. Voilà pourquoi, lorsque nous contemplons le corps, nous le faisons avec vénération. Nous le voyons avec toutes les souffrances et toutes les joies, toute la vie secrète qui furent le lot de la personne.

On pourrait appeler le corps l'image visible de l'invisible. À cet égard, ce n'est sans doute pas par hasard que dans les offices en langue slavonne le corps est appelé reliques (mochty). Le corps entouré d'amour, de piété, de vénération, le corps appelé à la résurrection, le corps qui tout au long de la vie a rendu possible la communion sacramentelle avec Dieu : lors du baptême et de la chrismation, lors de l'onction des saintes huiles à l'occasion d'une maladie, lors de la communion à la chair et au sang du Christ, lors de la réception d'une bénédiction, ce corps, selon saint Paul, est une semence semée dans la corruption pour se lever dans la gloire... C'est ce corps de corruption dont aurait voulu se libérer l'apôtre pour vivre dans la plénitude, face à face avec Dieu, qui est en même temps un corps appelé à vivre dans l'éternité.

Ainsi nous voyons d'un côté que ce corps, si cher et si précieux, est vaincu, terrassé par la condition de mortalité, et soumis à la mort. Mais d'un autre côté nous voyons en lui une semence qui y a été déposée pour pouvoir se lever de nouveau à la Résurrection dans la gloire de l'immortalité. En le contemplant, nous ne pouvons pas ne pas discerner le lien qui le rattache au corps du Christ. Chez l'apôtre Paul nous trouvons cette expression : « *Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu...* ». Notre humanité dans la chair est cachée dans le mystère de la Sainte Trinité, cette condition charnelle est le lot de l'humanité tout entière. En Christ, en la Mère de Dieu nous voyons déjà la glorification à laquelle est appelé notre corps. Si bien que nous ne nous sentons pas vraiment partagés en nous-mêmes, nous nous débattons plutôt dans un état d'esprit complexe où, le cœur brisé par la séparation, nous voyons avec étonnement que le corps humain peut mourir, et en même temps contempler en lui dans la foi et l'espérance un corps qui un jour ressuscitera, à l'instar du corps du Christ.

La victoire de la résurrection

Par la résurrection du Christ la mort est bel et bien vaincue. Elle est vaincue à tous points de vue. Elle est vaincue parce que, grâce à cette résurrection, nous savons qu'elle n'a pas le dernier mot, et que nous sommes appelés à ressusciter et à vivre. La mort, également, est mise en déroute par la victoire du Christ, qui a terrassé l'enfer. L'aspect le plus affreux de la mort telle que se la représentait le peuple d'Israël dans l'Ancien Testament, était que la séparation d'avec Dieu, avec pour conséquence la mort, était devenue définitive et insurmontable. Ceux qui mouraient d'avoir été privés de Dieu — et cela concernait tous les morts — le perdaient à jamais dans le trépas. Le sheol de l'Ancien Testament était le lieu où Dieu n'est pas, le lieu de son absence, de la séparation définitive, sans retour, d'avec Lui. Par la résurrection du Christ, sa descente aux enfers, dans les abîmes du séjour des morts, fut mise fin à cette absence. Sur terre il y a la séparation, la douleur de la séparation, mais dans la mort il n'y a pas de séparation d'avec Dieu. Au contraire, la mort est un moment, un chemin par lequel, quel qu'ait été notre isolement, quelles qu'imparfaites qu'aient été notre union et notre harmonie avec Dieu, nous nous présentons devant Sa Face. Dieu est le Sauveur du monde. Plus d'une fois il a dit : « Je suis venu non pour juger le monde, mais pour le sauver... » Nous nous présentons devant Celui qui est le Salut.

Office des funérailles

Dans l'office des funérailles, il y a des moments difficiles. Nous devons rassembler toute notre foi et toute notre résolution pour introduire l'office avec ces mots : « *Béni soit notre Dieu...* » Nous sommes là, devant une mise à l'épreuve décisive pour notre foi. « Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que béni soit le nom du Seigneur », a dit Job. Mais cela n'est pas aisé à dire, lorsque nous avons le cœur déchiré à la vue de l'être cher entre tous gisant mort sous notre regard.

S'enchaînent ensuite des prières, pleines de foi et de sentiments bien réels, et des prières parlant de la fragilité de l'homme. Les prières de foi accompagnent l'âme du défunt et sont offertes à la face de Dieu comme un témoignage d'amour. Car toutes les prières pour le défunt attestent précisément devant Dieu qu'il n'a pas vécu en vain. Quels qu'aient été ses péchés, ses faiblesses, il laisse un souvenir plein d'amour : tout le reste tombe en poussière, mais l'amour survit à tout. La foi passera, et l'espérance passera, lorsque la foi deviendra vision et l'espérance possession, mais l'amour jamais ne passera. Voilà pourquoi lorsque nous prions auprès d'un mort, nous disons en réalité : « Seigneur, cette personne n'a pas vécu en vain. Elle a laissé d'elle sur terre un exemple et un amour; l'exemple nous le suivrons, l'amour ne mourra jamais. En proclamant devant Dieu notre amour impérissable envers le mort, nous affirmons son être non seulement dans le temps, mais dans l'éternité. Par notre vie nous pouvons peut-être contribuer à son rachat et à sa gloire. Nous pouvons vivre en intégrant en nous-mêmes tout ce qui, dans son existence, a été remarquable, élevé, ou mesquin, si bien que, lorsque viendra pour nous l'heure de nous présenter avec toute l'humanité devant Dieu, nous pourrons offrir au Seigneur toute la récolte semée grâce à l'exemple de cette personne, grâce à sa vie. Notre amour impérissable a fait germer cette récolte, lui a fait produire des fruits, et nous pourrons alors dire au Seigneur : « Reçois tout cela de moi ; cela lui appartient, à lui ou à elle, je ne suis que le champ, le moissonneur c'est lui, c'est elle ! Son exemple, sa parole, sa personnalité, telle fut la semence jetée en terre, et son fruit lui appartient en propre ». Nous pouvons avoir le cœur brisé, et néanmoins proclamer les paroles de la foi : « *Béni soit notre Dieu...* » Le tropaire de la résurrection : « *Le Christ est ressuscité des morts, par la mort il a vaincu la mort, à ceux qui sont dans les tombeaux il a donné la vie* », ce tropaire prend des accents tragiques lorsque repose devant nos yeux le cadavre d'un être cher. Mais la voix de l'Église prononce des paroles de soutien et de consolation : « Bienheureuse la voie où tu marches aujourd'hui, ô âme, car un séjour de repos t'a été préparé », et « Vivante sera mon âme et elle t'exaltera, Seigneur ». D'un côté, il y a toute la douleur, tout le chagrin que nous ressentons fort légitimement, il y a l'affliction exprimée ainsi au nom du défunt dans l'un des tropaires du canon pour les agonisants : « *Pleurez, gémissiez, lamentez-vous : maintenant je me sépare de vous* ».

Par ailleurs, il y a une certitude inébranlable que la mort, qui pour nous représente une perte et une séparation, est naissance à l'éternité, qu'elle est un commencement et non un achèvement ; que la mort est grandiose, une rencontre sacrée entre Dieu et l'âme vivante, qui ne peut trouver sa plénitude qu'en Dieu.

LA LUMIÈRE DE L'ÉTERNITÉ

Entretien du temps de carême, 1976 = 1986

Nous n'allons pas nous remettre à prier avant d'entrer en **carême**, parce que nous ne saurions rien ajouter de plus à ce qui vient d'être célébré à l'instant : la Divine Liturgie. La liturgie délimite une durée où l'éternité fait irruption dans le temps, où le temps, selon saint Maxime le Confesseur, s'élargit aux limites de l'éternité, où, ne fût-ce qu'un instant, tant que dure l'office, nous nous trouvons dans l'éternité. Non point dans une quelconque éternité future, mais dans l'éternité qui est venue à notre rencontre lors de l'incarnation du Fils de Dieu; toute l'éternité, tout l'avenir sont contenus, comme à l'intérieur d'un grain de blé, dans Sa venue sur terre.

Pour cette raison il convient de penser à nos défunts différemment de notre manière habituelle, lorsque nous perdons un être cher au point d'avoir l'âme déchirée par la séparation, d'éprouver une douleur tendue jusqu'à l'extrême limite, qui se fond dans le mystère de la croix, dans l'agonie du Sauveur sur le Golgotha.

Dans le contexte de la divine liturgie, nos défunts sont vivants, non seulement d'un point de vue objectif, parce que nous savons que Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants (Lc 20,38), parce que nous savons, par le cœur et par expérience, que nos défunts sont vivants, et vivants pour Dieu, même s'ils nous restent inaccessibles ; mais aussi parce que dans la liturgie nous nous transposons nous-mêmes dans cette éternité où ils se trouvent, pour peu que nous nous fondions dans le mystère qui s'y accomplit. Et voilà l'étonnant : déjà sur terre, sans attendre un quelconque futur, grâce au fait qu'en Dieu tous les hommes sont vivants, à l'heure où nous nous immergeons en Dieu, nous avons accès à cette vie éternelle en compagnie de ceux que nous aimons ici-bas et continuons à aimer dans la séparation. C'est un des mystères les plus étonnants qui s'ouvrent à nous dans l'Église du Christ.

Le futur est déjà là. Cela signifie que le futur est ce temps où Dieu et nous les hommes serons réunis pour ne plus être séparés, indissolublement et à jamais. Et non grâce à quelque artifice mécanique, mais par amour. Nous savons tous qu'il n'y a pas d'alliance, pas d'union plus solide, que celle fondée sur l'amour. Il est indestructible, rien ne saurait le briser. Voilà pourquoi l'Ancien Testament nous dit que l'amour est fort comme la mort (Cantique des Cantiques, 8,6). Il est fort comme la mort, il peut se mesurer avec la mort sans essayer de défaite.

Mais par l'incarnation, la mort sur la croix, la descente aux enfers et la résurrection du Sauveur, l'amour — non point notre fragile amour humain, mais l'amour invincible de Dieu — a lutté contre la mort, et la mort a été vaincue. Elle a été vaincue non dans le sens où elle ne serait plus, que personne d'entre nous ne mourra — nous mourrons tous ; ceux qui nous sont chers ont cessé de vivre, ceux qui nous sont chers cesseront de vivre. Elle a été vaincue dans ce sens qu'au lieu d'être un mur, un point final sans espoir de retour, la mort est devenue une porte ouvrant sur l'éternité. L'incarnation du Fils de Dieu c'est le moment où ce Dieu inconcevable, ce Dieu que ni l'esprit ni le cœur ne sauraient contenir, auquel nous devons devenir sensible et lui donner notre amour, ce Dieu se fait l'un d'entre nous, se fait l'un de notre race, tout proche de nous, au point de devenir pareil à nous les hommes, avec cette seule différence qu'il est sans péché, alors que nous sommes asservis au péché. Il est facile de nous séduire, nous pouvons facilement trébucher, nous pouvons facilement tomber. Le Christ ignore la défaite, il est lui-même la victoire. Et il est parmi nous comme la vie éternelle. En le contemplant, en partageant ses douleurs, en nous joignant à lui, il devient alors clair, ne serait-ce que faiblement, ne serait-ce que par intuition, que l'éternité adviendra. Ce sont des moments où nous avons brusquement le sentiment d'être devenus proches de Dieu, ou plutôt, que Dieu s'est si nettement rapproché de nous, s'est fait si proche, que du coup nous oublions et le ciel, et la terre, et la douleur, et tout le reste. Il nous reste seulement à nous étonner d'être aimés de l'amour invincible de Dieu, d'un amour si fort, si puissant que Dieu a voulu devenir l'un d'entre nous et prendre sur lui toute l'humanité, toutes les conséquences de son acte créateur et de la chute de l'homme, sans compter l'état de ce monde tel que nous l'avons laissé. Et voici le plus terrible : il s'identifie à nous au point d'éprouver avec nous dans son humanité cet abandon de Dieu aboutissant à la mort. Voilà ce qu'expriment ses paroles sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27,46).

Mais il est ressuscité ; et avec sa résurrection, tout ce qui relève de l'humain est entré dans l'immuable éternité divine. Jean Chrysostome dit : si vous voulez savoir ce qu'est l'homme, ne levez pas les yeux vers le trône des rois, mais contemplez le trône de Dieu, et vous verrez là-bas siégeant à la droite de Dieu, à la droite de la Gloire l'Homme, Jésus-Christ... Et en le fixant du regard, et dans ce cas seulement, nous pouvons prendre conscience de la grandeur de l'homme, pour peu qu'il devienne libre, pour peu qu'il brise les chaînes non du temps, de l'espace, de la condition de l'être créé, mais de l'asservissement au mal, au péché...

DE L'ÉTERNITÉ = DE LA FIDÉLITÉ

Entretien du temps de carême, 1976

Nous voici à nouveau rassemblés pour que, comme une famille unique, nous soutenant les uns les autres, nous exhortant mutuellement par l'exemple, par la douceur, par une bonne parole stimulante, nous entrions dans le carême qui ouvre devant nous la possibilité de rencontrer le Christ avec un esprit renouvelé, une profondeur nouvelle de sentiment, une nouvelle consécration de vie. Voilà qu'au seuil de ce carême, nous avançant dans la plénitude de l'éternité, dont nous ne pouvons avoir un avant-goût ici-bas que par la foi et l'espérance, et en avoir l'expérience que par le contact de notre âme et la profondeur de notre désir de Dieu, voilà que dans cette éternité viennent d'entrer deux de nos paroissiennes.

Chaque fois que quelqu'un part ainsi pour l'éternité, une question se pose inévitablement à nous, qui nous concerne et qui concerne l'amour. Elle nous concerne parce que toute mort nous dit que, encore un peu de temps, et à son tour notre dépouille mortelle va être déposée, à notre tour nous partirons pour la paix éternelle, à notre tour nous naîtrons à l'éternité selon l'expression des premiers chrétiens au sujet de la mort. Nous naîtrons, c'est-à-dire nous abandonnerons ce qui est vétusté, ce qui est profané, nous nous embraserons d'une lumière nouvelle qu'aucune ombre ne viendra recouvrir et entrerons dans la vie éternelle.

Mais la mort des êtres chers, proches de nous, nous parle aussi de l'amour et nous interroge sur notre manière d'aimer : aimer pour longtemps? pour toujours? en profondeur ou superficiellement ? En ne pensant qu'à soi ou en s'oubliant pour aimer, c'est-à-dire pour ne penser, de tout son être, qu'à l'autre?... Sonnera l'heure des retrouvailles : que seront ces retrouvailles ? Pour ceux qui durant toute leur vie seront restés dans leur cœur fidèles à une amitié, à un amour révélé jadis, ces retrouvailles seront source de joie; mais qu'en sera-t-il si dans ces retrouvailles nous constatons avec horreur que cet être soi-disant aimé, aimé durant toute sa vie, nous l'avons laissé tomber dans l'oubli peu de temps après sa mort? Ne nous souvenant que de nous, ne pensant qu'à nous, nous n'avons pas été en mesure de maintenir l'être cher dans la mémoire du cœur, dans la seule mémoire capable de résister au temps, à la vieillesse, de se maintenir contre vents et marées.

Nous prions Dieu pour que soit accordée à nos défunts une mémoire éternelle, pour qu'ils ne soient jamais oubliés. Ils ne sauraient être oubliés de Dieu ; l'amour de Dieu va jusqu'au sacrifice de soi, il aime jusqu'à mourir sur la croix, il aime jusqu'à perdre la conscience de soi. Mais nous appartenons au Christ. Il nous est demandé par Dieu d'aimer avec Son amour, de nous souvenir avec Sa mémoire, d'être sur terre le témoignage vivant que l'on peut ne pas craindre de s'oublier parce qu'on ne nous oubliera pas, d'être le témoignage vivant de ce que l'homme peut se perdre entièrement par amour pour son prochain, sans cesser néanmoins d'être vivant, parce que Dieu, tout comme les autres, le garderont en leur mémoire.

Le mystère étonnant de l'amour réside en ce que nous sommes appelés à aimer autant que Dieu nous a aimés, c'est-à-dire jusqu'à l'oubli de soi, jusqu'à la croix, jusqu'à la mort; nous sommes appelés à donner notre vie aux autres jusqu'à épuisement total. Et cela peut nous paraître effrayant. Nous nous disons : si je m'oublie et qu'ensuite personne ne pense à moi, est-il possible alors que je disparaisse de la vie, du monde des vivants ? Si personne ne se souvient de moi, si je tombe dans l'oubli général, qu'arrivera-t-il? Dieu n'oubliera pas, la Mère de Dieu n'oubliera pas, les saints n'oublieront pas; notre ange gardien et les armées célestes n'oublieront pas; même les pécheurs, les faibles et inconsistants pécheurs n'oublieront pas, eux qui durant leur vie ne surent pas aimer, ne surent pas aimer jusqu'au bout, mais surent aimer en ayant le cœur déchiré sans jamais oublier. Notre espoir en la vie éternelle repose précisément sur le fait d'être aimés ; inutile alors de se manifester, de s'imposer, de se rappeler au bon souvenir de son entourage en répétant : n'oublie pas ! n'oublie pas ! — de se rappeler à

son entourage non seulement par des actions bonnes mais également par des actions susceptibles de l'irriter, pourvu seulement que l'on ne soit pas oublié mais remarqué, que disparaisse l'affreux sentiment de ne pas exister, de voir la vie s'écouler à côté de moi, de n'être même pas l'ombre, le fantôme de moi-même que personne ne voit, n'entend, ne connaît... Nous pouvons bannir cette crainte ; il ne nous fera jamais défaut cet amour dont ne sauraient nous arracher ni la hauteur, ni la profondeur, ni la longueur, ni la largeur, comme dit l'apôtre Paul (Rom 8,39). De l'amour divin personne n'est exclu. Nous suffit-il vraiment d'accueillir cet amour? Après avoir été enflammés par cet amour dont nous portons en nous au moins une petite étincelle, ne pouvons-nous vraiment le répandre autour de nous ? Toute notre vie chrétienne se résume dans la conscience d'être aimés, aimés de Dieu, confirmés par Dieu pour l'éternité, et capables d'aimer sans l'ombre d'une peur — parce que nous sommes éternels, parce qu'il y a en nous une vie indomptable, parce que nous sommes une armée invincible — capables d'aimer, dût-il nous en coûter la vie. Et lorsque nous parlons de la perte de la vie, nous ne devons pas seulement avoir en vue ceux qui par leur mort ont glorifié Dieu ou ont manifesté son amour. Mener une vie longue et pleine d'abnégation, comme dit l'apôtre Paul, être exposé tous les jours à la mort (I Cor 15,31), porter dans son corps l'agonie de Jésus (II Cor 4,10), est parfois plus important que de passer en un instant de cette vie éphémère à l'éternité à venir. Il nous faut apprendre à vivre d'un cœur sincère et inébranlable. Cela personne ne pourra nous l'enlever. Les forces du corps s'épuiseront, les forces de l'esprit vacilleront; tout notre être terrestre, tout notre être psychique peut rapidement s'altérer et mettre beaucoup de temps avant de se flétrir; mais une chose en nous ne peut mourir, c'est le cœur vivant.

Et ce cœur nous devons l'éduquer durant toute la vie ; ne jamais laisser le cœur se refroidir, ne jamais le laisser s'atrophier, ne jamais laisser la peur anéantir la générosité. « *Ne crains pas, petit troupeau, dit le Christ, j'ai vaincu le monde...* » Nous appartenons à la race des vainqueurs, ou plutôt à la race de ceux pour qui le Christ a vécu, est mort, a essuyé apparemment une défaite, alors qu'en réalité il avait remporté la victoire pour les siècles. Nous sommes déjà citoyens du ciel. Si seulement nous prenions ces choses sérieusement, en toute conscience, si nous nous représentions non seulement dans notre tête, ou dans un coin de notre âme, mais aussi dans notre être tout entier, ce que nous savons déjà sur l'éternité à travers la parole de Dieu, la parole des saints, les écrits des Pères, la voix secrète de Dieu que fait résonner dans notre âme notre conscience ou le doux murmure de la brise du soir dont parle Isaïe !... C'est peut-être à travers les sacrements que nous communions avant tout à l'éternité et en prenons connaissance. Des millions de gens donneraient leur vie pour être instruits de ce dont nous avons connaissance, mais nous nous y sommes habitués, au point que les choses les plus précieuses nous paraissent ordinaires, et que nous passons à côté d'elles.

Si seulement nous pouvions comprendre l'étendue de nos richesses aussi bien dans le temporel que dans l'éternel, comprendre que nos racines se trouvent là où il n'y a point de mort, point de défaite, point de ténèbres, point de séparation, point de mésintelligence, où tout est accompli et parvenu à sa plénitude, resplendissant de la gloire de l'éternité, de la gloire de Dieu, alors il nous serait donné de vivre virilement, avec audace, sans peur aucune ; nous pourrions ne pas craindre d'aimer, même si cet amour nous déchire l'âme, même s'il semble briser notre vie, cette petite vie terrestre qui touche à sa fin lorsque se lève l'aube de la vie éternelle. C'est de cette aube que nous devons nous souvenir. L'apôtre Paul y faisait allusion, en écrivant qu'il aspirait à la vie éternelle, qu'il aurait voulu mourir car pour lui vivre c'est le Christ, et mourir est un gain, puisque durant la vie sur terre nous sommes séparés du Christ. Dans un autre passage il dit qu'il ne pense pas à la mort comme à une privation, à un dépouillement de la vie temporelle, comme si des voiles tombaient l'un après l'autre pour laisser place à la mort. En effet, pour lui la mort c'est se revêtir d'éternité.

Le Christ nous a donné de nombreuses images du Royaume des cieux, et l'une d'entre elles me semble ici particulièrement appropriée ; c'est la parabole de la semence qui doit mourir pour donner du fruit. Chacun d'entre nous, en pensant à lui-même, se perçoit comme l'une de ces semences : sèche, aux contours nets, possédant son individualité, aisément distinguée d'une autre ; nous pouvons voir, tenir dans notre main une telle petite graine. Si la graine pouvait sentir, penser, elle s'effraierait à l'idée qu'on l'a jetée en terre, et que dans cette terre quelque chose de terrible va se produire ; ses défenses vont se rompre, elle va se fondre dans un sol vivifiant mais étranger, effrayant... Il en va de même avec nous : nous appréhendons de nous perdre, et à cause de cela nous restons enfermés dans nos limites, tout secs, nous appréhendons de nous perdre et ne donnons point de fruit.

Mais ce fruit, sans aucun doute, a plus d'importance pour nous-mêmes que le fruit donné par la graine jetée en terre ne peut en avoir pour elle. Le semeur fait les semailles, puis il récolte les fruits au temps de la moisson. Lorsque nous nous enfonçons dans la terre, lorsque nous nous abîmons dans le sol terrifiant, menaçant, de la vie humaine où prévaut la vie de Dieu, lorsque nous mourons à nous-mêmes, lorsqu'il nous semble que nous commençons à nous perdre sans plus pouvoir nous retrouver, alors le fruit que nous produisons est l'éclosion d'une vie riche, immensément riche en beauté, inépuisablement féconde. Nous pensons à l'épi que coupera le maître de la moisson, mais lorsque nous grandissons à la taille d'un épi plein à craquer, le Maître ne nous fauche pas, nous avons atteint la mesure de notre beauté, la mesure de la plénitude de la vie. Si seulement nous gardions cela en mémoire, si seulement nous nous souvenions que la mort ne nous ouvrira pas la vie future, mais s'offrira à nous comme la plénitude de la vie qui a déjà germé en nous aujourd'hui ! Combien de fois il nous arrive de prier l'âme en feu, les larmes coulent, la pensée est unifiée, tout le corps est comme renouvelé, et brusquement tout se brise. Tout se brise parce que le corps s'est lassé et ne peut plus supporter une telle tension, parce que l'être humain en nous s'est mis à parler, parce qu'une pensée terrestre, mortifère, a fait irruption dans notre esprit dont l'attention s'est relâchée, parce que le cœur a hésité... Comme cela se reproduit fréquemment, comme cela est navrant, mais ces instants ainsi vécus sont déjà des instants de la vie éternelle et jubilante. Comment pourrions-nous craindre ce moment où le corps cessera de se lasser, où la pensée cessera d'hésiter, où le cœur cessera de se dédoubler, où les forces extérieures perdront leur empire sur nous et il nous sera donné tout simplement de vivre ? C'est cela la mort, une porte par laquelle nous accédons à la vie, cette vie elle-même qui apparaît d'abord comme la mort de la semence, puis comme son épanouissement, comme d'abord une descente dans les ténèbres et la mort, puis comme une manifestation de gloire et de beauté.

Avec quelle profondeur, avec quelle audace nous pourrions vivre, avec quelle espérance, avec quelle certitude, si nous nous souvenions de tout cela ! Si nous nous souvenions non de la vie future, sur laquelle nous ne savons rien, mais de la vie éternelle que nous pouvons connaître dès maintenant en clartés fugitives, en traits de feu, instants fugaces qui pourtant donnent un sens à toutes choses, instants fugaces pour lesquels — sachant que s'ils nous sont donnés une fois ils pourront, par la volonté de Dieu, se répéter — il vaut la peine de vivre des années. Vivre dans l'étonnement de ce qui a été vécu serait-ce une seule fois, y puiser une raison de vivre et d'être reconnaissants, vivre non de ses souvenirs, mais en gardant avec tremblement dans son cœur ce qu'il a été donné de goûter une fois, dans l'attente frémissante de son retour inéluctable, qu'une simple lueur avait alors percé, bientôt suivie d'une aurore, puis viendrait la vie, puis viendrait Dieu, la rencontre... Cela constitue une des plus profondes incitations à la vie de prière, à la vie selon l'Évangile, à la vie consacrée à préserver toute la sainteté insufflée en nous grâce à l'accomplissement des commandements, qui en sont justement la sauvegarde. Vous vous souvenez sans doute de quelques images données par les Écritures. Voici la première : Moïse sur la montagne du Sinaï, avec au pied le

peuple rassemblé dans la crainte et le tremblement, jetant des regards sur le sommet enveloppé d'une sombre nuée, semblable à la fumée s'échappant d'un poêle. Moïse s'élève dans la sombre nuée, poussé par son obéissance et sa foi, et au moment où il pénètre dans ces ténèbres, celles-ci s'emplissent de lumière, la gloire de Dieu. Vue de l'extérieur, la nuée est effroi et ténèbres ; vécue de l'intérieur, elle est clarté et vie. Moïse converse avec Dieu, et fort de cette expérience, de cette rencontre mystérieuse, en profondeur, de l'élu de Dieu avec son Seigneur, il s'enhardit à dire : Seigneur, fais-moi voir ton visage ! Moïse sentait la présence de son Esprit, entendait sa voix, était accessible à sa gloire. Ah ! apercevoir son visage, fût-ce une seule fois, puis mourir, quitter cette vie... Et le Seigneur lui dit : non, cela ne t'est pas encore possible, tu ne peux voir mon visage. Mais je vais te mettre dans le creux d'un rocher, je te couvrirai de ma main, et lorsque ma gloire se déplacera devant toi, lorsque je passerai à côté de toi et que l'éclat aveuglant de ma gloire, que tu ne peux encore supporter, s'éloignera, j'ôterai ma main et tu me verras par-dérrière... C'est ce qui se produisit, et Moïse vit pour ainsi dire passer Dieu (Ex 33,18-23). Un des Pères de l'Église nous dit qu'il en va ainsi avec tout homme dont Dieu s'est tant soit peu approché.

L'homme a éprouvé sa présence, il ne peut plus vivre sans éprouver la nostalgie de ce dont il a eu l'expérience, il voudrait voir le visage du Seigneur, mais il est encore trop tôt. Il voit comment Dieu s'éloigne de lui, et que lui reste-t-il ? Non point une nostalgie stérile, non point l'amertume de voir s'éloigner ce qui lui fut donné une fois, non ! Il lui reste une faim et une soif, un désir ardent de rencontrer encore une fois Celui qui est amour, qui est vie, qui est vérité et beauté infinie, qui recèle la splendeur de l'éternité. Il reste une seule chose à faire : marcher à sa suite, le suivre où qu'il aille... C'est en ces termes que Moïse s'adresse au Seigneur, lorsqu'il lui commande de mener les enfants d'Israël hors d'Égypte : « Viendras-tu donc avec nous, Seigneur? Car si tel n'est pas le cas, il ne nous sert à rien de sortir de captivité... » Une autre image du même genre : après que le Christ a été baptisé par Jean, le Précurseur annonça d'une voix forte à ses disciples : « Voici l'Agneau de Dieu qui prend sur ses épaules le péché du monde » (Jn 1,29). Deux des disciples de Jean le quittèrent, car il était seulement le Précurseur de celui qui est maintenant venu, et ils se hâtèrent de suivre le Christ. Celui-ci se retourna : que voulez-vous de moi ? — Nous voulons voir où tu habites. Ils voulaient rester avec lui, être en sa présence, écouter sa parole. A leur insu, leur réponse cache probablement un sens qui nous est plus clair que pour eux. Ils l'ont rencontré là où il a trouvé un gîte, dans un taudis situé non loin du Jourdain. Mais il était celui qui vit dans la lumière ; il était celui qui s'est fait homme et vit maintenant parmi nous comme l'un d'entre nous, comme notre frère en humanité ; il est celui qui est descendu aux enfers en passant par la croix et la mort. Voilà celui qu'ils rencontrèrent. Et progressivement, pas après pas, ils découvrirent où il habite : « *sur le trône dans le ciel et porté par un petit âne sur la terre* », comme nous le chantons le jour de l'entrée du Seigneur à Jérusalem. Oui, sur terre et au ciel ; dans le temps et dans l'éternité ; en enfer et au paradis, sans changement, le même Seigneur avec nous. Avec nous partout, notre Dieu.

Nous sommes appelés à marcher à sa suite ; non seulement à le suivre en accomplissant ses commandements, mais à aller de l'avant parce que poussés par le désir de lui, parce qu'on ne peut vivre sans lui, une fois qu'on l'a rencontré, qu'on a éprouvé sa présence. Rappelez-vous le récit de l'aveugle de naissance : le Seigneur l'a guéri, et sur quoi se posèrent ses yeux lorsqu'ils virent pour la première fois ? Ils se posèrent sur le visage du Dieu fait homme, ils se posèrent sur le regard, le regard insondable de l'amour divin, qui avait remarqué cet aveugle au milieu de la foule. Il peut nous arriver de passer par cette expérience : à un moment donné le visage se transforme au moment de la prière, de la communion aux Saints Dons, devant une icône, à l'écoute de la parole des saints... Brusquement nos yeux se sont ouverts sur le Dieu vivant, et nous voilà à jamais blessés par ce désir, par cet amour — et

Dieu veuille que nous ne guérissions jamais, que nous ne nous « rétablissions » jamais selon l'esprit de la terre pour mourir selon celui du ciel !

Cependant nous n'avons pas toujours suffisamment d'opiniâtreté, de fidélité de cœur, de conviction née d'une expérience faite jadis, pour centrer toute notre vie sur Dieu et ne cesser de cheminer tant que nous ne l'aurons pas atteint, tant qu'il ne se retournera pas pour nous dire : que voulez-vous de moi, enfants ? Nous devons faire l'apprentissage non seulement de la fidélité, non seulement de l'esprit de décision, sans lesquels nous n'irons nulle part, mais également de cette incitation à la faim, à la soif, à l'espérance. Nous devons apprendre à ne pas trahir, à ne pas donner à manger de la nourriture trompeuse, à ne pas nous griser avec de la bière trompeuse, à ne pas consoler avec des paroles trompeuses, mais à porter dans notre cœur, dans notre âme, dans notre chair, dans notre être tout entier ce cri de notre nature intégrale : Pourquoi, Seigneur, m'as-tu laissé orphelin ? Quand, Seigneur, viendras-tu ? Viens, Seigneur, console et sauve ! Le Sauveur savait bien qu'il y aurait des hommes qui ne supporteraient pas de le perdre après l'avoir une fois trouvé. Et il nous promit de ne pas nous laisser orphelins, de nous envoyer le Consolateur, son Esprit Saint.

Que signifie le mot *consolateur* (utjesitjel') en slavon ? C'est celui qui console; en russe, c'est celui qui ôte de notre cœur le chagrin, ou l'apaise, sans nous offenser, sans nous abaisser, sans tenter de détourner notre attention du véritable chagrin à l'aide de consolations irréelles, et qui, en venant vers nous, élargit la conscience que nous avons de l'amour pour le Christ, et nous donne la conscience de sa proximité invisible mais vivifiante. Consolateur, en slavon signifie : celui qui donne la fermeté et la force pour vivre, pour être orphelins, pour cheminer toujours plus avant, durant toute l'existence, tant que le but n'est pas atteint. Le Consolateur c'est aussi celui qui nous donne la joie. Où puiser cette joie, alors que le Seigneur nous a quittés pour monter au ciel ? Notre joie réside en ceci que notre salut s'accomplit à travers son Ascension. Comme le Christ nous l'annonce dans l'Évangile : « *Il vaut mieux pour vous que j'aille maintenant chez mon Père et votre Père* » (Jn 16,7). Notre joie naît du triomphe du Christ, de sa gloire éternelle, de son amour admirable. Nous pouvons nous réjouir de ce qu'il n'est pas seulement le but auquel nous aspirons, vers lequel nous cheminons, mais il est la porte qui nous ouvre la vie éternelle. Nous pouvons nous réjouir de ce qu'il nous tient compagnie, comme il tenait compagnie aux pèlerins qui allaient de Jérusalem à Emmaüs. De manière visible ou invisible, que nous n'en ayons pas conscience ou que, l'espace d'un instant, nous en prenions conscience, il chemine à côté de nous, dilatant nos cœurs, nos esprits, nos âmes, frappant à la porte qui donne sur notre vie, exigeant, demandant, suppliant qu'elle s'ouvre toute grande, et soit assez large et profonde pour contenir l'éternité. Mais il est aussi le chemin, et à chaque pas fait sur ce chemin, à chaque instant nous sommes en Christ et avec le Christ. Il y a en nous d'une part une nostalgie, voire un sentiment de désespoir d'être incapable d'atteindre Dieu, de le voir s'éloigner hors de notre portée, de sentir seulement sa présence sans pouvoir nous tenir devant lui, le voir face à face, comme ont pu le faire l'aveugle de naissance, Bartimée, et tant et tant de gens aveugles dans leur corps, ou aveugles dans leur âme. Et, allant de pair avec cette nostalgie, cette lutte, cette souffrance enfouies en nous, une espérance surpassant toute espérance, la certitude de la foi, la certitude de l'espérance parce que nous avons un avant-goût de l'amour divin. Si seulement nous nous en souvenions ! Le plus gros obstacle à la vie spirituelle, c'est l'insensibilité : nous nous sommes tellement endurcis, nous nous sommes tellement accoutumés au contact rude, grossier de la terre, que nous avons beaucoup de mal à sentir le contact doux, tendre, à peine perceptible, de Dieu. Et lorsque nous y parvenons, alors viennent faire obstacle la faiblesse de notre volonté, nos hésitations, et surtout la distraction de notre esprit : la grossièreté fait barrage à la tendresse ; le manque d'attention fait barrage à celui qui frappe à notre porte et demande un effort d'attention, car il s'éloigne dès qu'il lui semble que nous nous dérobon. Nous devons nous exercer à la délicatesse. Nous l'appréhendons parce qu'être délicat, cela signifie

inexorablement passer par une joie grande et profonde, mais aussi par une souffrance grande et aiguë. Nous devons apprendre à ne pas oublier les épreuves endurées ; conserver ce qui est le plus tendre et le plus fragile ; nourrir notre vie de tous ces éléments sans en perdre, pour leur donner le temps de s'affermir, de s'épanouir, et pour que tout ce que nous aurons gardé en nous s'érige en notre propre défense.

II

Voici, dans le prolongement de ce qui a été dit, quelques fragments du journal du starets Silouane, qui exprime, beaucoup mieux que je ne saurais le faire le message que je voulais adresser à votre cœur. Ils sont tirés du chapitre *Les lamentations d'Adam* et ils viennent à propos à l'heure où nous entrons dans la semaine du Jugement dernier et commémorons l'expulsion d'Adam du paradis.

« Mon âme languit après le Seigneur et je le cherche dans les larmes. Comment pourrais-je ne pas te chercher? C'est toi d'abord qui m'as trouvé, et m'a permis de me réjouir en l'Esprit Saint, et mon âme t'a aimé. Tu vois Seigneur ma tristesse et mes larmes ; si tu ne m'avais pas attiré par ton amour, je ne te chercherais pas comme je le fais. Mais ton Esprit m'a permis de te connaître, et mon âme se réjouit de ce que tu es mon Seigneur et mon Dieu, et je languis après toi jusqu'aux larmes... Mon âme languit après Dieu et le cherche dans les larmes. Seigneur miséricordieux ! Tu vois ma chute et mon affliction, mais j'implore humblement ta miséricorde : verse sur moi pécheur la grâce de ton Saint Esprit ; le souvenir de celle-ci incite mon âme à chercher à nouveau ta miséricorde. Seigneur ! Fais-moi don de ton Esprit de douceur, pour que je ne perde pas encore une fois ta grâce, et ne me mette pas à la chercher en pleurant, comme Adam cherchait dans les larmes Dieu et le paradis... »

Nous avons vu les éléments qui nous incitent à la prière : la vision de la vie et de la mort ; la rencontre avec Dieu, serait-ce dans un coin de notre âme, et une continuelle nostalgie de lui ; la joie de cette rencontre ; la dérélition ; la consolation de l'Esprit Saint ; l'espérance au-delà de toute espérance, tous les sentiments complexes qui naissent de ce que nous sommes en Dieu et hors de lui, à la fois proches, infiniment proches, et en même temps tellement éloignés.

Il y a d'autres éléments qui nous incitent à la prière. Est-ce que vraiment nous ne voyons pas dans notre vie personnelle, dans la vie des autres, à quelle profondeur le Seigneur est compatissant, dans le sens le plus fort de ce terme ? Dans très peu de temps nous allons entrer dans les jours de la passion : voilà où il nous est donné de voir la compassion divine. Dieu est devenu homme pour assumer tout ce qui fait le destin d'un homme, pour le vivre comme aucun homme n'est en mesure de le faire. Nous naissons dans les conditions de la vie terrestre, dans l'ignorance de toutes autres conditions; tant que la grâce ne visitera pas notre âme, tant que nous ne sentirons pas la présence de Dieu, tout se ramènera jusqu'à la fin des temps au terrestre. Le Christ, notre Dieu, venu de l'infini insondable de l'éternité naît à la vie terrestre; lui l'éternel hors du temps, non soumis au temps, se fait captif du temps; il se fait captif de cette vie effrayante, funeste, mortifère, suscitée par le péché de l'homme, vie que nous provoquons nous-mêmes. Il se laisse asservir à un tel amour, à une telle compassion que, n'étant pas en mesure de supporter l'affliction de l'humanité, il se fait homme et se charge de tout sur ses épaules : toute la tristesse de la terre, toutes les conséquences du péché, y compris la mort, y compris l'aliénation de son prochain, la trahison, enfin l'abandon de Dieu qui s'exprime de façon effrayante dans ces paroles : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », et la descente aux enfers...

Si notre état d'âme nous disposait, si peu que ce fût, à comprendre la portée de l'amour compatissant, crucifié, de Dieu, il nous deviendrait impossible de passer les yeux fermés devant le malheur d'autrui, de passer devant l'horreur du jardin de Gethsémani, la tristesse et l'angoisse du Dieu-homme mis face à notre mort, qui devait peser sur lui. Nous ne pouvons passer outre, ni en toute quiétude et d'un cœur impassible faire face à la passion, à la

crucifixion, à la mort, à la mise au tombeau de ceux qui appartiennent au Christ. Nous ne pouvons rester indifférents à tout ce dont le Christ s'est chargé. Si le Fils de Dieu est réellement né *ainsi*, à vécu *ainsi*, est mort *ainsi*, si *tel* fut son amour à l'égard de chacun d'entre nous, pouvons-nous alors dire que nous l'aimons si nous n'éprouvons aucune compassion envers notre prochain ? Non point envers quelque prochain éloigné, sans visage et sans nom, mais envers ce prochain que nous côtoyons, qui a pour nous un visage, un nom et une voix, qui est quelquefois pour nous un fardeau et un tourment ? Pouvons-nous totalement oublier que le Seigneur l'a aimé au point de lui faire don de toute sa vie, de toute sa mort, pourvu qu'il fut sauvé ? Et si nous sommes véritablement du Christ, ne comprendrons-nous pas que le but de notre vie ici-bas, dans le cercle étroit des gens que nous rencontrons et connaissons, ou même dont nous ignorons le nom, c'est d'être pour eux les intermédiaires de cette compassion divine, de cet amour divin crucifié, de la miséricorde divine, de la sollicitude divine, de l'intelligence divine, de la vérité et de la tendresse divines ? Si seulement nous adhérons à cela, il se trouvera en nous une raison supplémentaire de prier, du fait que cet amour, cette compassion, dont nous sommes débiteurs envers notre prochain, ne nous appartiennent pas. Notre esprit, notre cœur, notre intelligence ne seront jamais suffisants pour porter le poids du malheur de notre prochain et lui apporter une consolation, une guérison, peut-être même une joie, dans ses ténèbres traversées alors par une étincelle lumineuse. Nous ne pourrons le faire que grâce à l'amour de Dieu, que si la pitié de Dieu se répand à travers nous pour aller atteindre celui à qui elle est nécessaire. Pour cela il faut prier, demander à Dieu de transformer notre cœur de pierre en cœur de chair, d'éclairer notre intelligence, de rendre notre volonté discrète et droite, notre sollicitude sincère et pure. Nous devons prier pour que le Seigneur accomplisse par sa grâce, son amour, sa compassion, ce que nous sommes incapables de faire ; prier pour que dans nos pauvres paroles humaines résonne la parole divine, pour qu'en tendant les mains vers un homme nous tendions les mains du Christ. Nous devons prier pour que cet homme puisse recevoir à travers nous la pitié de Dieu, et pour qu'il nous oublie et ne se souvienne que de Dieu ; mais si plus tard il se souvient de nous avec reconnaissance et joie, qu'il sache que ce don vient de Dieu, même s'il fut transmis par nous. C'est ce à quoi le Christ fait allusion lorsqu'il dit : « *Que votre lumière brille parmi les hommes, pour qu'en voyant vos bonnes actions ils rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux.* » (Mt 5,16). Celui qui aura appris à rendre grâce à Dieu ne nous oubliera pas ; mais malheur à nous s'il se souvient de nous et oublie Dieu.

La compassion que nous pouvons apprendre de Dieu, que nous pouvons partager avec lui, doit se transformer en parole, en acte, en prière. Le starets Silouane écrit quelque part : « Prier pour les hommes, c'est verser son sang... » Nous savons tous que le sang inonde notre cœur lorsque quelqu'un, que nous chérissons réellement, est frappé d'affliction. Nous ne pouvons pas aimer tout le monde de la sorte, mais nous devons apprendre à en aimer ainsi au moins quelques-uns. Lorsque notre cœur se fera plus profond, plus large, lorsqu'à force de douleurs et de joies il deviendra plus sensible, il fera bon accueil à un être nouveau, puis à un autre, et encore un autre. Au point de départ on doit apprendre à aimer avec force, dans un esprit de sacrifice, ceux que Dieu nous donne, ceux que nous côtoyons et à qui notre cœur s'est déjà ouvert. Que de reconnaissance et de joie nous pourrons alors offrir à Dieu!

TABLE DES MATIERES

Le pasteur au chevet d'un malade	11
La mort.....	43
Souvenirs personnels : la mort de ma mère	47
Trop tard	49
La mort comme séparation d'avec Dieu.....	50
Une relation double.....	51
Autres souvenirs personnels	53

La mort du père.....	55
Assistance aux agonisants.....	55
Le vieillissement.....	57
La vie éternelle	58
L'accueil de la mort dans l'enfance	60
La mort violente.....	63
La perte de proches.....	64
Se sentir orphelin	64
La vie d'un défunt prise comme exemple.....	65
Le témoignage de notre vie.....	67
La voie de la réconciliation.....	68
L'âme et le corps.....	69
La décomposition	70
L'homme intégral.....	71
La victoire de la résurrection	73
Office des funérailles.....	74
La lumière de l'éternité.....	77
De l'éternité.....	81